
F
128
.44
.R37



Class F128

Book .44
.R27

EXCURSION

A

NEW-YORK,

en 1850,

Par le docteur N. REISS.

Bruxelles,
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE N.-J. GREGOIR, ÉDITEUR,
FOSSÉ-AUX-LOUPS, 66.

1851.

F128
.44
.R37

232198
/16

AVANT-PROPOS.

La relation d'un voyage est un tableau mouvant, qui n'a pas besoin de la scène d'un théâtre pour se dérouler. On peut en jouir sans quitter les aises du chez soi.

Dans les heures d'ennui ou de souffrance j'ai senti une vive reconnaissance pour les auteurs dont les écrits m'ont procuré une agréable distraction.

Puissé-je au même titre mériter la bienveillance du lecteur.

N. Reiss.

EXCURSION

A

NEW-YORK

en 1850.

—❧—

Une expédition d'émigrants.

Une circonstance inattendue m'a obligé de m'embarquer à Anvers pour New-York à bord d'un navire qui avait près de 200 passagers d'entrepont, presque tous émigrants allemands.

Peut-être mé saurait-on gré de donner un récit succint de la vie et des aventures de mer, ainsi que de l'accueil qui est fait en Amérique aux émigrants.

Notre navire appartenait au port de New-York. Le capitaine, le premier lieutenant, le charpentier et un mousse étaient des blancs. Le second lieutenant et le reste de l'équipage étaient des noirs ou des mulâtres, légitimement libres ou esclaves fugitifs, quelques uns des îles de Haïti.

La société de la première cabine se composait d'un forestier allemand et de sa dame, hongroise de naissance, cantatrice remarquable, d'un jeune sculpteur belge et du narrateur.

Les habitants de l'entrepont formaient des groupes très-divers.

Il y avait quelques familles d'une certaine aisance, des mineurs qui se rendaient aux houillères et aux mines de fer de la Pennsylvanie et de l'Ohio, des bouchers, des brasseurs, des fabricants de gants de peau.

D'autres familles, composées de pauvres cultivateurs, avaient quitté le Wurtemberg au moyen d'un secours du gouvernement.

Mais la grande masse des émigrants était formée de jeunes gens des deux sexes qui se rencontraient là, la plupart, par hasard.

A côté du jeune étudiant et du commis marchand on voyait des ouvriers de différents états, des simples journaliers et des cultivateurs.

Beaucoup de ces jeunes gens étaient des réfugiés politiques, anciens combattants de Bade et de la Bavière rhénane.

Les jeunes filles étaient généralement des servantes, appelées en Amérique par des frères ou des sœurs.

Quelques couples, qui faisaient ménage ensemble, ne s'étaient cependant pas mariées avant de partir, parce que les formalités et la cérémonie nuptiale sont beaucoup moins coûteuses en Amérique. Il y avait donc bénéfice à les remettre.

Partis le 8 septembre 1849 d'Anvers, nous étions le lendemain en rade de Flessingue. Un changement de vent vint nous arrêter ici, et notre séjour forcé se prolongea jusqu'au 16 du même mois.

Les difficultés inséparables du voyage ont commencé pour les émigrants.

La distribution des vivres et la cuisine, voilà des graves et sérieuses causes de troubles et de souffrances.

Remarquez qu'il s'agit de nombreuses familles, chargées d'enfants en très-bas âge, n'entendant pas raison sur la satisfaction de leurs pressants besoins, et imaginez des tendres mères fondant en larmes faute de pouvoir soigner ces petits êtres chéris.

Seul à bord je pouvais servir d'interprète entre les officiers, l'équipage et les émigrants. J'étais toujours prêt à rendre ce service, mais comme il était impossible d'accorder à chacun ce qu'il désirait, c'était l'interprétation qui bientôt fut soupçonnée de partialité.

Les bagages, dans la précipitation de l'embarquement, n'étaient malheureusement pas rangés en bon ordre. Trouvez alors, parmi les coffres et les sacs sans nombre, le numéro et la marque de tel ou tel autre passager, réclamant quelque provision de choix et de réserve courant risque de se gâter.

Ce n'est pas tout, la place à la cuisine est très-restreinte. Les enfants ont certainement besoin les premiers d'être pourvus, mais trouve-t-on assez d'abnégation chez les personnes jeunes et disposées d'abuser de la force. De là des querelles et des réclamations sans fin.

En mer une nouvelle cause de souffrances résulte des irrégularités ou de l'insuffisance de la distribution d'eau fraîche, parce que sans eau il n'y a pas moyen de faire la cuisine.

Pour se venger des prétendues injustices, quelques individus stupides s'en prennent au navire, font des entailles dans des cordages importants, et mettent ainsi le salut de tous en danger. Une active surveillance est établie, et une allocution sévère est nécessaire, et fait de nouveau murmurer contre l'interprète.

En compagnie du forestier et de sa dame nous visitons Flessingue.

Installés dans un confortable hôtel, nous respirons, contents d'être débarrassés un moment du brouha-ha du navire. Plusieurs messieurs, réunis au salon, reconnaissent madame pour l'avoir entendu chanter dans des concerts, à la Haye et à Rotterdam.

Après nous être restaurés, et après avoir fait un tour dans cette petite ville, nous montons en omnibus et nous sommes conduits, à travers un pays plat, vers Middelbourg. Sur la route on fait différentes haltes dans des jolies villages, où nous remarquons le pittoresque costume des paysans, et surtout la coiffure en spirales d'or des femmes.

La ville de Middelbourg est considérable, l'aspect de la plupart des rues annonce l'aisance. Mais la tranquilité régnante indique le ralentissement actuel des affaires de ce port.

De retour au navire, nous apprenons la nouvelle d'un accouchement à bord. Pour la pauvre accouchée, le vent contraire qui nous retenait, était donc une circonstance heureuse. Le surlendemain l'enfant fut transporté à Flessingue pour y être baptisé. Comme les parents étaient des luthériens, les prêtres calvinistes, aussi bien que les prêtres catholiques, élevèrent d'abord des grandes difficultés, et le pauvre petit garçon ballotté en religion avant d'être ballotté en mer courait risque de s'en aller comme il était venu.

Le soir du 15 septembre nous eûmes le spectacle de l'illumination de Flessingue à l'occasion de la fête d'un prince néerlandais.

Le 16 au matin une brise favorable permit au navire de prendre la mer; le soir nous vîmes Calais.

La mer devint houleuse, par conséquent, la plupart des passagers se trouvaient pris du mal de mer. On vit peu de femmes sur le pont ou dans la cuisine, les hommes étaient obligés de se charger momentanément des soins du ménage.

Dès le 18, une effrayante calamité nous menaça. Les membres de la famille du fabricant de gants étaient tous d'une constitution très-faible. Ayant séjourné quelque temps à Anvers où le choléra régnait, ils en avaient emporté la disposition cholérique et le roulis du navire fit éclater chez eux les symptômes du fléau, à côté du mal de mer. Des quatre individus attaqués, trois furent rétablis, le quatrième mourut en peu de temps. C'était un garçon sourd et muet âgé de 11 ans. Heureusement le mal ne s'étendit pas plus loin.

Le vingt au matin j'étais sur le pont en compagnie du jeune sculpteur. La brise était forte, la mer houleuse et le navire fatiguait considérablement sa mâture.

Tout à coup le grand mât se casse avec fracas, vergues et voiles tombent sur le pont, les poulies volent en tous sens. Saisis de terreur les passagers arrivent en foule sur le pont. Le capitaine se hâte de donner des ordres pour déblayer le pont et pour réparer le dommage.

Cet accident cependant, à lui seul, n'était pas de nature d'arrêter notre course et de nous faire perdre les avantages d'une bonne brise.

Mais hélas! la charpente usée du navire, fatiguée par la mer, ne tenait plus ensemble, l'eau pénétrait par les murs laté-

raux, elle remplissait la cale, elle mouillait les lits des passagers, que ce nouvel inconvénient exaspérait.

Enfin le capitaine déclara qu'il nous fallait chercher un port de refuge.

Afin de comprendre la calamiteuse gravité de cette mesure, il suffit de faire connaître quelques unes de ses conséquences pour les émigrants.

La plupart des pauvres passagers entrevoyaient dans les faux frais d'un séjour forcé et prolongé au port de refuge l'entier épuisement du petit fonds, réservé pour parer aux premiers besoins en Amérique.

Puis l'arrière saison approchait et au lieu d'une courte et agréable traversée, on aurait en perspective un long et pénible voyage.

Enfin arrivé en Amérique on trouverait les canaux pris de glace, et les prix des chemins de fer augmentés à cause de l'hiver.

Aussi les pauvres gens avaient-ils grande peine de se rendre à l'évidence et de se convaincre que réellement on se dirigeait vers l'Irlande ou vers l'Angleterre.

Cette conviction enfin acquise, les colères éclatèrent avec violence et les reproches ne furent pas épargnés à la conduite des capitaines et des armateurs de mauvais navires.

Les refugiés Badois et Bavarois formèrent cercle sur le pont autour de leurs orateurs.

On discuta avec chaleur et énergie une foule de mesures et de résolutions, qui ne purent aboutir à rien.

Les contrats du passage furent examinés avec soin et on y relût tous les paragraphes traitant du prix de passage à payer d'avance, de la nécessité d'être embarqué à temps sous

peine de perdre son passage, de l'obéissance due aux officiers, etc.; mais on chercha inutilement le moindre paragraphe relatif à des indemnités éventuelles.

Dans la cabine je voyais pour la première fois du trouble dans l'heureux ménage de M. le Forestier. C'étaient les idées économiques de madame, qui avaient empêché le ménage de prendre passage à bord d'un bateau à vapeur. Madame avait compté sur la bonne saison. Le mal étant maintenant irréparable elle répondait avec quelque air d'opéra aux inutiles reproches de son mari. Puis elle disait que c'était actuellement la saison des raisins, qu'elle aimait tant, et elle était sûr d'en trouver en Angleterre, ainsi que de belles étoffes pour robes. Monsieur, à son tour, s'était fait faire à Anvers des bottes de mer, qu'il avait, par oubli, laissées dans son hôtel. Il avait donc maintenant l'occasion de les remplacer.

Le 24, nous étions en vue d'Ushant. Le 25, une furieuse tempête assaillit le navire et menaça de le mettre en pièces. Enfin le 27 au soir, par un temps superbe et par un beau clair de lune, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Plymouth.

Plymouth.

Il existe certainement peu de villes en Europe, qui méritent tant d'attirer l'attention des touristes que la ville de Plymouth, par les merveilleux établissements dont elle est richement dotée, sans parler de l'éminente beauté de son site.

En réalité il s'agit ici de plusieurs villes très-distinctes, dont voici la disposition.

On entre du sud par une large ouverture dans la baie de

Plymouth, dominée des deux côtés par des hauteurs considérables.

Au nord, cette baie est fermée également par des hauteurs, couronnées d'une citadelle et de la promenade du Hoe.

Mais aux angles Nord-Est et Nord-Ouest se trouvent les larges embouchures de deux fleuves.

Le Catwater au N.-E. sert de port aux navires de commerce.

Le Hamoaze au N.-O. forme le port de guerre.

Immédiatement derrière la citadelle est située l'ancienne ville de Plymouth, d'assez médiocre apparence. A gauche la nouvelle et élégante ville de Stonehouse touche à Plymouth. Puis vient entouré de remparts et de fossés, la nouvelle ville de Devonport. Enfin la série est close par Morice-Town.

Toutes ces villes réunies comptent bien au-delà de 100,000 habitants.

La première merveille de Plymouth se trouve à l'entrée même de la baie. C'est le fameux brise-lame (Breakwater), digue artificielle opposée aux fureurs des hautes marées. La digue a 300 pieds de longueur. Chaque extrémité en est terminée par un phare. Cet ouvrage d'art, digne d'être comparé aux plus remarquables monuments antiques, est dû aux ingénieurs célèbres Rennie et Whidbey. Sa construction a coûté 40,000,000 de francs.

Dans la ville de Plymouth le bâtiment monumental, qui contient le Théâtre et l'Hôtel Royal, frappe par son élévation, par l'étendue de ses façades et par ses magnifiques portiques d'ordre Ionien.

Ce théâtre est construit en pierre et en fer, afin de n'avoir pas à redouter le danger d'incendie.

A Stonehouse c'est le grandiose Entrepôt des approvisionnements de la marine, situé sur le bord de la mer, qui commande principalement l'attention du voyageur.

Cet ensemble de bâtiments très-vastes construits en style monumental et élégant, par Rennie et Richards, a coûté cinquante millions de francs.

Les moulins à farine, la boulangerie mécanique, l'abattoir, la brasserie sont tous chefs-d'œuvre.

La ville de Devonport possède l'arsenal et les chantiers de la marine royale.

Deux mille ouvriers et 400 chevaux, sans compter les immenses machines à vapeur, sont constamment occupés dans cet établissement.

Une belle rangée de maisons sert au logement des officiers et des employés de tout grade. Devant ces maisons sont établis de beaux trottoirs, des allées d'arbres et des kiosques. Tout près se trouve une belle et spacieuse chapelle.

Puis vient l'immense corderie construite en pierre et en fer.

Ensuite se présentent les forges, avec leurs marteaux colossaux, mûs par la vapeur.

La scierie à vapeur, les magasins d'approvisionnements et les navires de guerre en construction suivent.

Il est impossible d'entrer ici dans la description des détails d'un tel établissement.

Il nous reste à parler du château princier et du parc, occupant les collines, situées à l'ouest de la baie de Plymouth, et connues sous le nom de Mont Edgecombe.

C'est la propriété du comte Edgecombe. Les jardins, les villas, les nombreuses statues qui ornent ces collines ne seraient pas désavouées par un roi.

Deux fois par semaine le public est admis à visiter le parc et les jardins.

Ces collines sont séparées de la ville de Devonport par l'Homoaze, abritant de nombreux vaisseaux de ligne et des frégates.

Séjour a Plymouth.

La commission d'expertise déclare que le navire ne sera pas condamné, mais qu'il continuera son voyage après que sa charpente aura été renforcée, au moyen d'une série de genoux de fer.

Les émigrants sont logés à terre aux frais des armateurs, qui s'engagent également à remplacer les vivres consommés pendant la réparation du bâtiment.

Les passagers de cabine pouvaient garder leurs logements à bord.

Cette circonstance nous fournit presque immédiatement l'occasion d'apprécier notre équipage noir, un peu abandonné à lui-même par les fréquentes absences des officiers du bord.

Ces hommes étaient tous de bons marins, jeunes et de forte constitution. Ils étaient bien traités et très-bien nourris. Cependant ils commencèrent à donner beaucoup de tracas et de trouble, par leurs querelles et leurs batailles.

Chose remarquable, les avantages et petits privilèges dont jouissait le deuxième lieutenant, de race mulâtre, étaient la

principale cause de ces rancunes. Au lieu de se voir avec plaisir, relévés par la considération que l'on accordait justement à cet officier de leur race, ils en étaient offensés, prétendant que cet homme, étant un noir comme eux, ne devait ni leur commander ni être en aucune façon mieux traité qu'eux.

Il est vrai que le lieutenant était défendu par les plus raisonnables d'entre eux. Des batailles furieuses en résultèrent, dans lesquels les uns saisissant les autres par les épaules tâchèrent par des coups de tête (à la manière des béliers), de leur enfoncer la poitrine. Puis ils se faisaient de cruelles morsures, qui guérisaient difficilement.

Pour dompter ces démons furieux il ne sert de rien de les frapper à la tête, car, au rebours de la méthode des blancs, ils présentent leur tête aux coups afin de protéger leurs bras.

Mais l'endroit sensible est chez eux les jambes; que l'on fasse mine de diriger le baton vers le tibia, et le plus fort nègre tremble de frayeur. Aussi est-ce là le plan d'attaque adopté en Amérique par les agents de police, en cas d'insoumission des tapageurs noirs.

Ces troubles appaisés autant que possible, notre assistance fut réclamée avec empressement par les jeunes émigrantes, en vue de leur correspondance avec leurs familles. Des simples paysannes savaient exprimer dans leurs lettres de nobles sentiments et adressèrent à leurs pères et mères de touchantes consolations et des chaleureuses protestations de dévouement. C'était bien plus saisissant encore de lire les réponses des pauvres parents abandonnés. Leurs fervents vœux pour le bonheur de leurs enfants, étaient entremêlées d'amères expres-

sions de regret et de douleur dont la lecture déchirait le cœur des pauvres enfants et noyait pendant des heures leurs yeux dans les larmes. Les moins malheureux recevaient avec ces réponses quelques petits secours en argent.

Nous commençons à lier connaissance en ville. Quelques respectables familles nous honorent d'invitations pour des petites fêtes de famille, des soirées dansantes, etc.

On trouve à Plymouth beaucoup de jeunes gens et de jeunes personnes qui ont passés quelques années en France, surtout à St-Malo. Par contre beaucoup de jeunes français de Bordeaux et de Nantes viennent travailler à Plymouth dans les bureaux des correspondants commerciaux de leurs familles.

Comme danseurs les français jouissent d'une faveur marquée auprès des jeunes miss. Et c'est justice, car à voir danser bien des anglais, on est tenté de s'écrier avec Nicole; battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl.

Plusieurs jeunes demoiselles touchèrent du piano et quelques-unes firent preuve d'un beau talent.

Notre cantatrice se fit également applaudir.

Nous fûmes inscrits parmi les visiteurs de la belle salle de lecture de la bourse, puis sur la liste des étrangers admis au superbe Royal yacht Club-House.

Le magnifique établissement de bains de Stonehouse, les grands jardins et les pépinières de cette ville attirèrent notre attention.

Les magasins de Stonehouse offrent aux étrangers, comme souvenirs du Devonshire, de jolis objets, fabriqués avec les divers marbres de couleurs que l'on trouve dans ce pays.

A Devonport nous allions payer notre tribut d'admiration à la belle colonne monumentale, du haut de laquelle nous pouvions jouir de l'un des plus beaux panoramas de l'Angleterre.

Près de là se trouve le Mountwise, plateau élevé, servant aux exercices et aux parades militaires, et entouré des demeures du gouverneur supérieur et du commandant d'armes.

Nos amis nous emmenèrent quelquefois avec eux dans leurs yachts, pour assister, en plein mer, à des parties de chasse aux mouettes, amusement qui réconciliait avec Plymouth notre forestier.

La position des habitants diffère de beaucoup dans les différentes villes précitées.

Plymouth contient des banquiers, des négociants et des armateurs. Mais l'activité commerciale de ce port n'est pas très-considérable. C'est plutôt un port de refuge et une station intermédiaire des bateaux à vapeur de Cork et de Londres.

Les bateaux à vapeur viennent momentanément déposer ici des émigrants Irlandais d'une classe relativement aisée, et des navires à voiles les transportent en Australie.

Beaucoup de jeunes filles sont expédiées ainsi, et on fonde sur elles des grandes espérances pour l'avenir de ce pays lointain.

Un heureux antécédent de ce genre existe dans le développement de la colonie américaine de la Virginie, qui ne devint florissante et heureuse, qu'après de semblables émigrations de jeunes filles, qui furent littéralement achetées

aux capitaines spéculateurs, et s'écoulèrent rapidement. Auparavant les jeunes colons ne songèrent pas à se fixer définitivement dans la colonie.

La ville de Stonehouse est moins commerciale que Plymouth, ses rues tranquilles sont généralement habitées par des familles de rentiers et par des officiers de marine à demi-solde ou en retraite.

Devonport possède un grand nombre de bâteaux de pêche, et l'on sait que la mer autour de Plymouth est extrêmement poissonneuse.

La ville de Morce-Town est habitée par les nombreux ouvriers de l'arsenal de la marine et par leurs familles.

Pendant que nous fîmes valoir autant que possible notre séjour forcé dans ce beau pays, les charpentiers, les forgerons, les calfats travaillèrent avec zèle à rendre le navire apte à reprendre la mer.

Le soir, après le travail, ces ouvriers intelligents, devinrent, à un degré assez remarquable, des gens du monde. Ils aimèrent à nous conduire quelquefois auprès de leurs familles, où nous trouvâmes des femmes et des jeunes filles bien élevées, et de très-bonnes manières.

Souvent les membres d'une famille organisèrent, pour nous entretenir, un petit concert instrumental et vocal, composé de morceaux populaires.

Cette musique portait un cachet tout à fait particulier et même étrange. Je dois avouer, que la plupart de ces compositions me semblèrent inférieures à celles de Rossini et de Meyerbeer, cependant quelques unes étaient mélodieuses et furent même redemandées.

Les paroles de ces chants populaires avaient presque toujours pour sujets l'attachement à l'église anglicane, à la reine et à la qualité de sujet britannique.

La première moitié du mois d'octobre était passée ainsi. On commença à faire des préparatifs de départ. Des nouveaux vivres et du combustible furent embarqués et nos émigrants rentrèrent au navire.

Ces passagers avaient été très-bien traités par les classes populaires avec lesquels ils avaient été en relation.

Les jeunes refugiés se vantaient de leur succès auprès du beau sexe. Les jeunes filles allemandes avaient appris un peu l'anglais.

Tous avaient en outre profité du bon marché phénoménal des fruits et des excellents poissons de mer, dont la vente était accidentellement difficile à cause de l'imminence du choléra.

Enfin le 19 octobre au matin nous fîmes nos adieux à Plymouth et, le cœur gros, nous nous dirigeâmes de nouveau vers l'Ouest lointain.

LA TRAVERSÉE.

Le temps et la brise nous favorisent d'abord et nous eûmes bientôt derrière nous le célèbre phare de l'Eddystone, bâti sur un rocher isolé au milieu de la mer.

A l'époque de la construction de ce phare, Louis XIV était en guerre avec l'Angleterre. Un corsaire français s'avisa d'amener prisonniers en France, les architectes et les ouvriers, mais le roi fit punir sévèrement le corsaire, combla de présents les ouvriers anglais, qu'il renvoya, en disant, qu'il n'était pas en guerre avec l'humanité.

A notre bord la bonne entente était de fort courte durée. L'imprévoyance et, peut-être, le peu de bonne volonté du capitaine de prendre à cœur les intérêts des passagers d'entrepont y était pour beaucoup.

Comme le soleil commençait à se coucher de très-bonne heure, les émigrants réclamèrent l'éclairage de l'entrepont, auquel ils avaient droit. Mais l'heure et la durée de l'éclairage n'étaient pas exprimées dans les contrats, de là des chicanes. Voilà donc 200 personnes, des femmes et des petits enfants tenus dans l'obscurité, qui les empêchait de rien faire.

Aussi de temps en temps s'élevait-il de l'entrepont avec l'accent de la fureur, les cris de lumière ! proférés à l'unisson par 200 voix et faisant trembler le pont.

Le 5 novembre, les officiers du bord remarquèrent sur le pont du navire un individu qu'ils croyaient voir pour la première fois. Le passager interpellé assura être venu avec nous d'Anvers. En effet il avait raison, seulement il s'était embarqué secrètement et s'était toujours tenu à l'ombre.

Les lois américaines punissent sévèrement les capitaines pour introduction d'émigrants non déclarés sur la liste d'embarquement.

Notre nouvelle connaissance fut donc ajouté en post-scriptum sur la liste, et obligé d'assister les matelots en guise de payement de passage.

Cette découverte, entièrement accidentelle, donna lieu, pendant quelques jours, à des violentes querelles parmi les allemands, qui voulaient absolument l'attribuer à une traîtreuse dénonciation.

Le 8 novembre nous vîmes les Iles Açores. Ce fut une

grande joie pour les émigrants, car l'un d'entre eux était muni d'une lettre, dans laquelle un ami lui disait être arrivé à New-York dix jours après avoir vu les Arçores. La différence de la marche des navires, la variabilité des vents etc., tout ces éléments n'entrèrent guère dans le calcul de ces gens irréfléchis, ils étaient persuadés que le capitaine devait les conduire en dix jours des Açores à New-York.

L'espoir de nos passagers fut cruellement déçu, car nous avions encore quarante deux jours de mer devant nous.

Les souffrances des émigrants devinrent réellement inouies.

D'abord le navire, malgré sa réparation, était en très-mauvais état. Les litteries de l'entrepont étaient constamment mouillées. Les vivres commencèrent à se gâter et à devenir rares. Le combustible même pour entretenir le feu de la cuisine était épuisé et en désespoir de cause on démolissait des cloisons et des meubles, afin de se procurer du bois à brûler.

Mais la chose la plus désespérante était le fléau de la vermine, qui s'était emparé de l'entrepont.

Parmi les passagères se trouvait la femme d'un ouvrier français, accompagnée de trois enfants. Cette femme ayant d'abord consenti, à cause de son état de grossesse, à rester en arrière, s'était subitement décidé à rejoindre son mari embarqué à Anvers pour l'Amérique. Elle arrive à Anvers, mais son mari était parti la veille. Elle prit donc passage avec ses enfants à notre bord.

Après notre départ de Plymouth, cette femme fut bientôt incapable, à cause du mal de mer et à cause de sa grossesse avancée, de rien faire, ni pour elle ni pour ses enfants.

Ses voisins allemands ne comprenant pas son langage et étant assez occupés d'eux-mêmes, venaient, il est vrai, quelque peu à son secours. Mais bientôt on remarqua le dévouement et le travail incessant de l'aînée des enfants, petite fille de onze ans.

Aussi à la distribution des vivres et de l'eau, ainsi qu'à la cuisine, quand tout fut empressement, désordre et discordance, les rangs s'ouvraient spontanément à l'approche de cette faible petite créature. On lui donna volontiers plus que sa part, on l'assista et cette bienveillance générale envers elle ne se démentit jamais jusqu'à la fin du voyage.

Le 13 décembre, notre capitaine héla un navire américain et lui acheta des provisions et du combustible, aussi bien pour la cabine que pour l'entrepont.

Enfin le 18 décembre on vit terre du haut des mâts.

Le lendemain de grand matin, le pilote vint à bord. Les passagers étaient tous sur le pont. Tous les regards étaient dirigés vers les hauteurs que l'on vit poindre à l'horizon. Mais la brise était faible, nous avançâmes lentement. Dans l'après-dînée des bateaux à vapeur-remorqueurs voltigèrent d'une manière agaçante autour de nous, enfin après de longs débats, l'un d'eux s'attella au navire. Un hourra vigoureux, trois fois répété par tous nos émigrants, salua cet heureux événement, et le soleil était à peine couché, que nous pénétrâmes au milieu de la flotte marchande, qui en rangs serrés, longe les quais de New-York.

La baie de New-York.

La nature et l'art se sont réunies pour faire de la baie de

New-York l'un des plus magnifiques panoramas que le voyageur puisse rencontrer.

De la haute mer l'on n'arrive pas directement en face de la ville. On longe d'abord l'île considérable de Long-Island, située à droite, et l'on a devant soi l'île de Staten-Island.

Ces deux îles très-élevées, sont couvertes de phares, de marques (obélisques) pour les navigateurs, de fortifications, de villas, de maisons de santé, d'établissements de bains de mer, la plupart en style grandiose et remarquable.

La mer elle même ne fatigue plus les yeux par sa désolante solitude, car d'innombrables voiles se montrent de tous côtés. Des bateaux à vapeur-remorqueurs, d'un modèle tout nouveau pour l'Européen, et peints en couleurs très-voyantes, croisent à l'aventure. Leurs machines placées au-dessus du pont, élèvent et abaissent alternativement les deux pistons, attachés à un triangle de fer, comme les longs bras d'un géant.

Entré dans la passe qui sépare Long-Island, de Straten-Island, le navigateur remarque en face le phare et les singuliers blocs de granit, d'une pointe du continent appelée Sandyhook.

Le navire gouverne vers la droite et tourne Long Island.

Le voilà dans la baie de New-York. La ville se présente par la pointe extrême de l'île rocheuse de Manhattan sur laquelle elle est située. A droite et à gauche l'on voit les embouchures de deux larges rivières, portant des forêts de mats. Sur les rives opposées à New-York, on remarque à l'Est les grandes et magnifiques villes de Brooklyn et de

Williamsbourg et à l'Ouest la ville considérable de Jersey-City.

La baie contient plusieurs îles, les unes occupées par des hôpitaux et établissements de quarantaine, les autres par des prisons.

New-York.

C'est sur l'extrémité de l'île de Manhattan, que les premières fondations de cette capitale ont été jetées.

En 1623 des Hollandais obtinrent des Indiens la permission d'y établir un fort.

Bientôt, aux pieds des remparts, des émigrants, de la même nation, bâtirent les premières maisons de la future grande ville.

L'ancien fort, appelé Castle-Garden, sert aujourd'hui tantôt de marché couvert, tantôt de salle d'exposition ou de salle de bal et de concert.

Les glacis du fort, du côté de la ville, forment la superbe promenade, plantée d'arbres, connue sous le nom de la Batterie.

Du pourtour de la batterie partent en éventail de nombreuses rues, tirées au cordeau, dont la principale est la célèbre rue de Broadway, qui a une lieue de longueur.

La disposition des rues de New-York est très-simple. Les unes, partant directement de la pointe vers l'intérieur, longent les deux côtés de l'île, les autres croisent cette direction, formant avec les premières des angles droits.

De nombreuses et belles places publiques ont été ménagées sur l'aire de la ville.

Les quais qui entourent de deux côtés la ville sont hérissés d'innombrables petites jetées, dont les intervalles, appelés *slips*, constituent des petits ports pour abriter les navires et pour faciliter leur chargement et leur déchargement.

Il n'y a pas un seul pont, ni sur la rivière de l'Est ni sur la rivière de l'Hudson, mais un grand nombre de bateaux à vapeur de passage (Ferry boats) entretiennent constamment, à toute heure du jour et de la nuit, la communication entre les deux rives.

La population de la ville de New-York seule, est aujourd'hui de 500,000 habitants. Voudrait-on y comprendre celle des villes de Brooklyn, de Williamsbourg et de Jersey-City on obtiendrait le chiffre prodigieux de 700,000 habitants.

La rue de Broadway.

La rue de Broadway, certainement l'une des plus monumentales et des plus splendides du monde entier, a été construite, en très-grande partie, avec le marbre tiré des carrières de Sing-Sing, avec le granit de Quincy et les grès rouges et blancs du Connecticut.

La chaussée est bordée par des trottoirs très-larges.

Cependant l'effet que la vue de cette rue produit d'abord sur l'étranger n'est nullement agréable. C'est un chaos, une discordante confusion de beautés architecturales du plus haut ordre, entremêlées de haut en bas de cinq étages, d'enseignes commerciales, de chiffons voyants, de réclames en lettres dorées gigantesques, etc.

Cet état de choses continue jusqu'à la hauteur de la rue

traversière appelée Bleekerstreet, située à 2/3 de lieue de la batterie.

La rue de Bleeker joue un grand rôle à New-York, elle sépare le West- end de cette capitale de sa partie commerciale.

C'est au-delà de Bleekerstreet que demeure l'aristocratie, que l'on désigne ici sous le nom des *Upperten* c'est-à-dire des personnes jouissant de plus de *dix mille piastres* de revenu.

La circulation des voitures de toute espèce est tellement grande et, par conséquent, tellement difficile dans la partie commerciale de Broadway, que les piétons sur les trottoirs avancent toujours plus rapidement que les véhicules.

Aussi fait on des plans à l'infini pour arriver à dégorger cette voie publique. On parle d'un canal voûté, surmonté dans toute sa longueur d'un chemin de fer, couronné lui-même d'un trottoir pour les piétons. Probablement ces projets sont chimériques, mais ils reparaissent fréquemment dans les journaux, comme solution de la question : que ferons nous de Broadway, (*what shall we do with Broadway*).

Les plus remarquables des magnifiques bâtiments qui bordent Broadway sont : le magasin d'étoffes de M. Stewart, l'église de la Trinité, le Muséum de M. Barnum, l'hôtel dit d'Astorhouse, le théâtre de Broadway, le théâtre de Niblo, le palais à façade gothique servant aux jeux de quilles.

Le Parc.

Cette place publique distante d'un tiers de lieue de la batterie, forme un vaste triangle rectiligne.

La place est plantée d'arbres, ornée de bassins et de jets d'eau superbes, fermée par une grille de fer et entourée de trottoirs de granit.

L'Hôtel-de-Ville (*City-Hall*) est situé au fond du Parc parallèlement à Chambers-Street. La façade imposante, tournée vers le parc, représente le style lombardo-vénitien. Le matériel employé est du marbre blanc. Le bâtiment est surmonté d'un dôme gracieux.

L'Hôtel-de-Ville fut réparé et agrandi en 1789 par un ingénieur français, le major l'Enfant.

WALL-STREET.

A peu de distance de la batterie se trouve Wall-street, l'une des rues traversières qui coupent Broadway.

C'est la rue des banquiers ; le coffre-fort de l'Union américaine.

La perspective de cette rue présente une suite de portiques en colonnes élevées, rappelant l'architecture de Palmyre.

Ici l'on voit la douane, digne par sa grandeur, d'être le symbole du commerce américain.

Bâti en marbre blanc et parfaitement incombustible, la douane reproduit le Parthenon d'Athènes. L'emplacement que la douane occupe a coûté 800,000 dollars, et sa construction a exigé la dépense d'un million de dollars.

Plus loin se trouve la Bourse, en granit, également incombustible, ayant un péristyle d'ordre Ionien. La Bourse a coûté plus que la douane.

En entrant on est reçu dans la Rotonde, salle éclairée au

moyen d'un dôme vitré, supporté par des colonnes de marbre de quarante pieds de hauteur.

Là se traite les affaires par millions et comme prix des luttes s'entrevoit dans l'avenir un superbe établissement au-dessus de Bleekerstreet.

Les Tombes.

Derrière Chambers street, peu éloigné de l'Hôtel-de-Ville, se trouve le Palais de Justice, construit, en 1836, dans le style égyptien. On le prendrait pour un vaste mausolée. Les plans de ce bâtiment sont dus à l'architecte Havilland. Quatre façades de deux cents pieds de longueur, renferment un espace carré. Outre les salles des séances des différentes cours et tribunaux, ainsi qu'un grand nombre de bureaux, le Palais de Justice contient une prison ayant 148 cellules. On a donné à ce bâtiment le sobriquet de *Tombe*, parce que peu de condamnés en sortent vivants.

Les Tombes comprennent aussi une salle de dépôt pour tous les vagabonds, tapageurs, ivrognes et débauchés, que la police ramasse pendant la nuit, et que l'on juge sommairement chaque matin.

Malheureusement des pauvres émigrants, sans abri, reçoivent quelquefois une triste hospitalité dans cette infernale compagnie. Cependant cela ne se fait que dans les cas d'extrême nécessité, parceque les autorités ont soin de ne pas confondre la pauvreté avec le crime.

La Bowery.

La Bowery est une large et très-longue rue en ligne convergeante avec Broadway.

Elle peut être comparée à une partie des boulevards de Paris.

Ici on trouve le théâtre de la Bowery, le Cirque national, le Vauxhall, et le théâtre Franklin.

La classe des jeunes gens et des jeunes personnes, que l'on désigne à New-York sous le nom de *B'Hoys* (garçons), et de *G'Hals* (filles), c'est-à-dire la jeunesse populaire, honnête, industrieuse, aimant à jouir de la vie, se donne rendez-vous dans ce quartier.

Chatam-street.

Cette rue, qui réunit le Parc à la Bowery est la résidence des marchands tailleurs et des fripiers. On y trouve aussi des Pawnbrokers ou prêteurs sur gages; des bazars pour ventes à l'enchère, des marchands de liqueurs, etc.

Les maisons, la plupart de bois, ne sont pas, dit-on, assurées, et cependant chose remarquable, les différents grands incendies, qui ont devasté la ville, les ont toujours respectés.

Chemins de fer. — Télégraphes électriques. — Arbres de la liberté.

Ce qui donne une physionomie locale et toute nouvelle à New-York, aux yeux du visiteur Européen, sont les voies ferrées au milieu de la ville desservies par des omnibus, trainés par des chevaux, moyen de circulation rapide et économique; puis les nombreuses lignes télégraphiques se croisant en toute direction, et mettant les diverses quartiers en communication immédiate ; enfin les hauts mâts, surmontés

du bonnet phrygien, ou d'un aigle doré, dont chaque division électorale de la ville en possède un, généralement planté devant le local des réunions électorales.

Le premier arbre de la liberté, celui qui a créé le rôle, se trouve à Boston. C'est un arbre de l'une des principales rues de cette ville, auquel furent affiché, dès le 14 août 1765, les premières protestations contre les mesures du gouvernement britannique.

Accueil qui est fait aux émigrants.

Comme l'Amérique est encore très-peu peuplée, au point que les états atlantiques, mêmes ceux de New-York et de la Pennsylvanie, n'ont encore pu défricher la dixième partie de leur territoire, il est naturel que l'on voit avec une vive satisfaction débarquer des émigrants.

Non seulement les propriétaires de vastes terrains à mettre en culture, espèrent trouver des acquéreurs ; mais le manufacturier des grandes villes à besoin de nombreux consommateurs.

Enfin l'augmentation de la production de matières premières et la diminution de la main d'œuvre, doivent tendre à accroître la richesse nationale.

Des personnes d'une position notable, soit par rapport de leur fortune, soit par leur réputation scientifique ou artistique, ou par leur importance politique, qui viennent en Amérique avec l'intention de s'y domicilier et d'en devenir citoyens, sont reçues avec acclamation par les classes supérieures de la société, elles sont fêtées publiquement et chaque

localité voudrait les posséder. Bientôt les journaux instruisent le public du lieu d'établissement choisi par les nouveaux citoyens dont l'accession est très-importante, surtout pour les nouvelles fondations de l'intérieur.

Les autres émigrants se divisent d'abord en gens relativement aisés, ou possédant un état, et puis en aventuriers indigents.

Le navire portant les émigrants est signalé par le télégraphe de Staten-Island. Aussitôt l'éveil donné, les autorités se mettent en mesure de faire observer les lois de la quarantaine, de contrôler le chiffre déclaré des passagers et de se faire payer le droit d'un dollar par tête.

Cet impôt rapporte à la ville de New-York un revenu de 300,000 dollars par an. Il est destiné à faire face aux charges imposées à la ville par les émigrants indigents, sans travail ou malades.

En moyenne la ville doit secourir temporairement 40,000 émigrants par an.

Un hospice, établi sur une île (Wards-Island) de la baie, est destiné à les loger.

Un contrat a été passé avec l'hôpital de la marine pour le traitement des malades.

Une partie de fonds est employée pour expédier les travailleurs vers l'intérieur du pays.

Il est sévèrement défendu aux capitaines de navires d'amener les émigrans évidemment invalides.

Descendus à terre les passagers se trouvent en face d'un grand nombre d'agents très-empressés autour d'eux.

Ce sont des logeurs, des agents d'entreprises de transport

(canaux et chemins de fer), des spéculateurs en terres. Puis viennent les agents officieux des sociétés de protection d'émigrants, formées par des citoyens respectables des différentes nations. Enfin les émissaires des partis politiques, désireux de faire des prosélytes, ne manquent pas au rendez-vous.

L'horrible trafic des blancs, vendus pour payer leur passage, est donc entièrement supprimé.

Peu de temps après leur arrivée, les nouveaux venus se sont dispersés dans toutes les directions et ne se rencontreront peut-être plus jamais.

Les jeunes servantes, un peu présentables, ont les meilleures chances d'un prompt placement à New-York. Puisque l'élévation des gages permet aux *helps* ou assistants, comme on appelle ici les domestiques, de quitter le service au bout de deux ou trois ans et de s'établir.

Des remplaçantes sont donc toujours vivement demandées.

On voit à New-York beaucoup de jeunes et jolies servantes de race irlandaise qui, généralement, trouvent vite des maris.

Les ouvriers étrangers se trouvent d'abord dans une situation difficile, ne sachant pas la langue du pays et devant faire un nouvel apprentissage, afin de pouvoir se servir d'un outilage perfectionné. Beaucoup d'habiles ouvriers se voient dans la nécessité de renoncer à leurs procédés et même à leur état, devenu inutile, par suite de l'introduction de mécaniques, justifiée ici par l'élévation de la main d'œuvre.

Une autre circonstance remarquable c'est la division du travail dans certaines fabrications. Il y a, par exemple, des ou-

vriers cordonniers exclusivement occupés à mettre des clous dans les semelles. Ces ouvriers, s'ils travaillent rapidement, gagnent beaucoup d'argent.

Un petit garçon âgé de 12 ans, dans l'établissement de MM. Bigelon et compagnie a reçu 15 dollars par mois, pour avoir encloué 30 paires de souliers par jour.

En général les ouvriers accumulent plus facilement des épargnes dans les petites villes et à la campagne, parce que dans les grandes villes, les dissipations, les vols et les fréquents incendies leurs occasionnent des grandes pertes.

Les hôtels de New-York.

Une cinquantaine d'hôtels de premier ordre offrent une hospitalité confortable aux étrangers fortunés.

Les plus connus de ces hôtels sont Astorhouse, Broadway, Carlton, Delmonicos, French, Irvinghouse, Lovejoy's Tammany, United-States.

Chaque hôtel possède une salle pour la table d'hôte, une salle de réunion pour hommes, munie d'un buffet affermé, (*bar-room*) ; une salle de réunion pour dames, meublée en boudoir, et amplement pourvue de chaises balançantes (*rocking chairs*), qui sont un objet indispensable dans tout salon américain.

Les chambres et appartements particuliers sont tous très-confortables.

Le personnel du service consiste généralement en nègres ou mulâtres.

Les déjeuners, les dîners et soupers, servis à des heures

fixes, sont annoncés au moyen d'une cloche ou d'un retentissant gong chinois ; tant pis pour les retardataires.

Un séjour de 24 heures dans ces hôtels, les repas compris, coûte de 2 à 3 dollars.

Il existe cependant des nombreuses pensions bourgeoises, aussi bien tenues que les hôtels, qui sont moins chères et qui ont les avantages d'un chez-soi.

Pour ne pas faire croire à de la cherté de la vie matérielle à New-York, nous devons ajouter qu'il existe de très-bons hôtels, dans lesquels la pension ne coute que 6 dollars par semaine.

Les Restaurants.

Environ 40,000 personnes prennent journellement leur repas, à New-York, dans des restaurants, surtout dans le quartier commercial et industrieux (Down-town).

Les hommes d'affaires ne peuvent pas quitter ce quartier avant le soir.

Aussi y a-t-il des restaurants qui nourrissent jusqu'à 3,000 personnes par jour, et peut être ne trouve-t-on nulle part des établissements de ce genre, montés sur une aussi grande échelle.

Les restaurants les plus en vogue sont Delmonicos (Broadway 23), Scott (Broadway 179).

La salle de M. Scott peut rivaliser en somptuosité avec les premiers cafés de Paris.

Les deux côtés de la longue salle présentent des rangées de stalles, dont le devant est orné d'une drapperie, qui peut être fermée, et faire office de rideau.

En sorte qu'au milieu d'une nombreuse société on peut dîner seul ou en tête à tête.

Au fond de la salle se trouve le comptoir, nullement fleuri de jolies demoiselles, mais chargé de liqueurs, de gâteaux, de chocolat, etc, dont la vente est affermée au *bar-keeper* ou garçon du comptoir.

A côté du comptoir se trouve un vaste garde-manger (larder), dans lequel on voit parader du gibier, des coqs de bruyère, des faisans, des dindons.

Des énormes tortues vivantes se promènent au pied du comptoir, autour des paniers remplis d'huitres.

Le service se fait avec attention et promptitude.

Le dindon ou turkey ne manque jamais sur la table américaine. Ce plat national a donné lieu en 1849 à un joli calembour politique, qui était extrêmement populaire. L'armée russe venait d'occuper la Hongrie, quand vint la querelle avec la Turquie au sujet des refugiés.

Comme le mot de *hungry* signifie en anglais *avoir faim*, les américains disaient plaisamment : l'Empereur a faim (hongrie) et il a besoin de Turkey (dindon).

D'autres plats caractéristiques consistent en gâteaux de sarrasin que l'on aurait grand tort d'envier aux américains, et en confitures que les perfectionnements atteindront probablement.

Les homards, les bons poissons de mer ne font jamais défaut.

Quant aux huîtres, les apôtres du progrès sont parvenus à renverser l'ancien préjugé, qui défendait de le recevoir dans l'estomac en été. Les apôtres de l'association, de l'homéopa-

thie, de l'hydropathie, de la lucidité somnambule, de l'émancipation des femmes, etc., etc., sont encore très-éloignés d'un succès pareil.

Il va sans dire que de la hauteur de Delmonico et de Scott, une cataracte d'établissements culinaires descende jusqu'aux gargottes, tombées au fin fond des quarante mille consommateurs. Là, dans l'obscurité, le shilling (75 centimes), affecte un air d'importance qui ne lui appartient pas.

L'amour du bien public engage les petits restaurateurs, modestement établis dans des caveaux, d'avertir le public au moyen d'imprimés, qu'ils font distribuer aux passants.

Par économie, et, vu la liberté de la presse, chaque maître cuisinier rédige, imprime et corrige lui même, journellement, ses billets d'invitation, qui paraissent dans la forme suivante :

Antrémossiépreneúnjèsmosié.
Rossbifépomdeter
Anyoboulyi.
Riolé.

A la dernière limite se trouvent les caves, qui ne peuvent fournir à leurs habitués que du café et du biscuit trempé et étuvé dans du beurre ou dans de la graisse. Ces caves restent ouvertes toute la nuit. C'est là leur grand mérite aux yeux du philantrope. Car elles constituent, surtout dans les nuits d'hiver, une ressource providentielle pour les malheureux qu'un sort cruel accable.

La noël et le jour de l'an (1849, 1850).

A peine sorti des ennuis d'un long voyage maritime fortement contrarié, me voilà tombé dans l'extrême opposé, dans le tourbillon de la vie agitée d'une immense capitale.

Ce fut à grand peine que pendant un court séjour il me fut possible de me rendre compte de quelques actualités.

La récente arrivée des Hongrois refugiés, ayant l'ancien gouverneur de Comorn à leur tête, préoccupait tout le monde.

Les réceptions officielles et particulières, les parades d'honneur des corps de la milice ne finissaient guère. Des députations vinrent apporter le tribut d'hommages et les invitations des villes voisines.

Au théâtre de la Bowery on montrait chaque soir un tableau mouvant gigantesque représentant le siège de Comorn. L'enthousiasme du public était au comble.

Pour un moment un grand événement d'intérêt national faisait diversion à la cause des Hongrois. Il s'agissait de l'ouverture solennelle d'une cale sèche, construite à Brooklyne, pour la marine du gouvernement fédéral.

Le navire de guerre Dale devait entrer le premier pour y subir des réparations.

Au milieu d'un concours d'innombrables spectateurs les écluses furent ouvertes, et une large et épaisse nappe d'eau tomba, avec le bruit du tonnerre, d'une hauteur de vingt pieds. La nouvelle cale est la plus vaste des États-Unis.

Le soir de la Noël un fait se produisit, qui de mémoire d'homme n'avait pas eu son pareil à New-York.

De nombreux visiteurs s'étaient croisés au moyen des

bateaux de passage, afin d'aller souhaiter la bonne fête (merry christmas) à leurs parens et amis. Vers minuit chacun voulut retourner chez soi. Mais tout à coup l'eau venait à manquer dans la rivière de l'Est, par suite d'une marée très-basse. Le passage était impossible pendant plusieurs heures. Le froid était devenu rigoureux et une foule de rhumatismes, de pneumonies, etc., furent la conséquence de cette mésaventure extraordinaire.

Des bals, des concerts, des dîners arrangés en vue d'œuvres de charité furent journellement annoncés en grand nombre.

Un concert au bénéfice des invalides de la guerre mexicaine fut annoncé en ces termes :

« Le grand concert et festival militaire au bénéfice de l'association des volontaires de New-York aura lieu sous la direction de M. George Loder et Richard Willis. Les artistes suivants ont promis leur concours : Madame Otto, Miss Julia Northall, Madame Bornstein Routh, M. Burke, M. Leach. Bien que les morceaux de musique soient bien choisis, et bien que le talent des artistes soit connu, nous pensons que l'idée de venir en aide à ceux qui ont combattu pour leur pays doit agir encore plus puissamment sur le cœur de nos concitoyens. Puisse la salle du tabernacle être trop étroite pour la générosité du public. »

L'année 1849 expirait. Dès que l'on entendit le carillon de l'Hôtel-de-Ville sonner minuit, une décharge générale d'armes à feu se fit dans l'étendue de toute la ville. Ces décharges se continuèrent jusqu'au matin et assistées du bruit de cors, de

trompettes, de tambours et de milles cris joyeux, produisirent un vacarme abasourdissant.

Le jour de l'an 1850, était une des plus belles journées d'hiver, la neige couvrait les rues depuis la veille, en sorte de permettre aux traîneaux de paraître. Il n'y en avait pas assez de ces véhicules pour donner satisfaction à tout le monde. Mais tous les traîneaux existants étaient en mouvement.

Les compagnies des pompiers volontaires de New-York avaient invité ceux de Baltimore pour le jour de l'an.

Le chemin de fer de Philadelphie amena la compagnie N° 3 de la société de l'Amitié de Baltimore. Elle était accompagnée d'un corps de musique et d'une magnifique pompe à incendies.

Un dîner de corps leur fut offert à l'hôtel de Tammany-hali.

Des compagnies de la milice paradèrent en grande tenue.

Le maire reçut à l'Hôtel-de-Ville les félicitations de nombreux visiteurs.

Au milieu de tout ce mouvement on voit peu de dames dans les rues, parce que le jour de l'an est pour les jeunes dames de New-York très-important pour la vie intime de famille.

Ce jour là les jeunes dames font les honneurs de la maison, ce qui doit engager les jeunes gens, prétendant leur être dévoués, de se présenter. Tous ceux qui manquent à ce devoir de politesse sont sûr d'être inscrits sur la liste noire. Quelques fatals accidents étaient dûs ce jour là aux joûtes des traîneaux et à des emportements de chevaux.

La presse de New-York.

A New-York seul, sans compter les feuilles publiques de Brooklyn de Williamsburg et de Jersey-City, il paraît 115 journaux, tant quotidiens qu'hebdomadaires.

De ce nombre 37 ont leurs bureaux dans la rue de Nassau (Nassau-street), 11 dans Fulton-street, 10 dans Ann-street 8 dans Chatam-street, le reste dans le voisinage de ces rues.

Les rédacteurs des journaux influents sont généralement des colonels ou au moins des majors dans la milice, ce qui rélève l'autorité de leurs opinions.

Cet énorme amas de journaux se décompose ainsi, respectivement aux intérêts représentés:

Religion 20; réforme morale et tempérance 4; science et écoles 4; agriculture et mécanique 4; peinture et musique 1; commerce et navigation 9; tribunaux et police 1; question d'esclavage 1; armée et milice 1; politique 14; belles lettres, romans feuilletons 54.

Parmi les 14 journaux politiques on en compte, trois écrits en langue allemande (*N.-Y. Staats zeitung*, *Schnellport*), un en langue française (Courrier des États-Unis), et un en langue espagnole (*La Cronica*).

La langue anglaise n'a presque pas subi d'altération, elle est parlée et écrite en Amérique avec pureté et élégance.

Il y a bien quelques expressions particulières et quelques modifications insignifiantes du langage, mais elles ne sont pas de nature à embarrasser beaucoup l'étranger.

Les américains ont l'habitude de désigner dans leurs écrits les grandes villes du pays, non par leurs noms, mais par des

paraphrases. Ainsi New-York est appelé Empire-city (la cité impériale), Philadelphie porte le surnom de Quaker-city et la Nouvelle-Orléans celui de Crescent-city (ville en croissant).

Le mot *colossal* est toujours remplacé par celui de *mammouth*, par allusion aux ossements fossiles, gigantesques, que l'on trouve souvent en fouillant le sol américain.

Au lieu d'automne ont dit ici *fall* (chute des feuilles).

Un mot de formation toute nouvelle est celui de *loafer*, équivalant au nouveau mot allemand de *bummler*, inventé après 1848, et que l'on peut traduire en français au moyen du terme de *fainéant.*

Certaines expressions indiennes ont été naturalisées. Ainsi on désigne tous les petits affluents des grandes rivières par le mot indien *creek.*

Depuis quelque temps une école de littérateurs patriotes s'est formée, qui s'est éprise d'un enthousiasme posthume pour la belle langue des indiens. Ces messieurs voudraient supprimer partout les nouveaux noms donnés aux montagnes et rivières, pour faire revivre leurs anciens. Ils s'indignent contre la désignation banale et vulgaire de *montagnes bleues*, et admirent la beauté du nom indien de *kittatinny.*

La rivière de Delaware a reçu son nom d'un ancien gouverneur Lord Delaware. Les patriotes veulent lui restituer son nom poëtique indien de *Mackerikitan.* Il faut espérer que leurs efforts seront appréciés comme ils le méritent.

A côté des colonels et des majors la presse américaine a aussi des simples soldats. Ces littérateurs, qui rédigent les

nouvelles et les canards du jour, reçoivent un sous par ligne, et sont, par allusion, appellés *penny-a-liners.*

Le canard américain a un caractère particulier de puérilité.

En voici un échantillon : « M. Brown a fait le portrait de M. John tellement ressemblant, qu'il est obligé de lui faire la barbe deux fois par semaine. »

Ce canard a rapporté trois sous à son auteur.

Une armée de jeunes colporteurs de journaux s'occupe du placement en plein vent des feuilles innombrables qui sortent journellement des cylindres des presses à vapeur.

Ces jeunes crieurs, que l'on rencontre partout devant les hôtels, les débarcadères, les théâtres, etc., constituent l'un des traits caractéristiques de New-York. Ce sont pour ainsi dire ses *gamins de Paris.*

Spéculateurs comme tout américain, ils se font souvent marchands en gros avec un capital de 5 francs, vendant aux détaillants qui ne possèdent qu'un capital d'un franc ou seulement du crédit.

Quelques-uns se sont ainsi élevés de progrès en progrès à une position très-respectable, ayant aujourd'hui pignon sur rue. On cite comme exemples les irlandais Mac Guire, Mike Madden et Tommy Ryan.

Mais les soucis de l'avenir n'empêchent nullement le jeune *Newsboy* de faire acte de présence aux courses de chevaux et aux régates, ni d'être le premier aux incendies et aux attroupements de toutes sortes.

Le colporteur compte parmi les habitués des caves à biscuits étuvés.

Les gens de couleur.

En l'année 1741 la ville de Ne -York, peuplée seulement de 10,000 habitants, compta 2,000 nègres esclaves. Une dangereuse conspiration de noirs fut découverte. De 110 individus arrêtés, 13 furent condamnés au bûcher, 20 à la mort par pendaison et tous furent exécutés.

En 1820 l'état de New-York avait encore 10,000 esclaves.

Actuellement toute la population de couleur, estimée à 3 pour cent de la population de l'état de New-York, est libre.

Les hommes de couleur jouissent de tous les droits de citoyen, même des droits politiques.

La société des blancs tient les noirs à grande distance, ce qui n'implique cependant aucune incivilité ni rudesse dans les rapports éventuels d'affaires ou de service.

Bien qu'il y ait quelques familles de couleur fortunées, la plupart cependant appartiennent aux couches sociales inférieures.

Une vie commune de blancs et de noirs, à titre d'égalité (abstraction faite des derniers lieux de débauche), ne se voit ici que dans les prisons et dans quelques établissements d'asile et de refuge.

Les gens de couleur ont même des bâtiments particuliers du culte.

Les autorités s'occupent cependant avec sollicitude de l'éducation morale de la jeunesse de couleur, et des sociétés particulières concourent à ce but louable.

L'une des institutions la plus importante sous ce rapport, est l'Asile des orphelins de couleur. Les dépenses de cet éta-

blissement atteignirent dans l'année 1849 un total de 8,000 dollars (45,000 francs).

L'étranger fréquentera avec plaisir à New-York les représentions dramatiques données par des artistes noirs, ainsi que leurs concerts originaux de leurs *éthiopien serenaders.* La compagnie des *Christy's menstrels* est réellement distinguée et possède la haute faveur du public.

Lieux de délassement et de dissipation.

Il existe à New-York de superbes salles de billard, et des localités destinées aux jeux de quilles, beaucoup plus magnifiques encore. Les dorures, les glaces, les marbres, les statues, l'éclairage par d'innombrables becs de gaz font de ces lieux des réalités qui peuvent rivaliser en merveilleux avec les fictions des mille et une nuits.

Les salons de premier ordre, comme ceux de Bassford, d'Irvingrooms, d'Otisfields, sont fréquentés par des jeunes gens rangés qui ne viennent réellement que pour chercher quelque délassement avouable.

Mais la grande majorité de ces établissements descend rapidement en respectabilité, en élégance, ainsi qu'en clientèle.

Il est impossible de considérer séparément les allées à jeu de quilles de rang inférieur, parce qu'elles sont liées par une communauté d'intérêts et de sympathies avec les maisons de jeu, de prostitution, enfin avec la majeure partie des 3,000 débits de liqueurs fortes, patentées de la ville, malgré les sociétés de tempérance.

Ces endroits sont le théâtre des exploits de la classe de ci-

toyens connus sous le nom de *rowdies*, c'est-à-dire de roués, dont la plupart sortent des rangs les plus misérables des émigrants irlandais.

Le rowdy est admis partout sans payer, parce qu'il fait aller le commerce au moyen de piéges qu'il tend aux gens bons à exploiter. Le rowdy est le chevalier, l'ami du cœur, l'entreténu de la prostituée. Le même roué enfin a dans l'état une extrême importance politique, c'est que, durant les élections, des bataillons de rowdies sont payés et employés pour terrifier et écarter les électeurs honnêtes.

Ils sont dangereux dans les attroupements, surtout en cas d'incendie où, dans le désordre, ils prennent volontiers leurs atroces ébats.

Des jeunes gens entraînés dans ces antres maudits sont plumés et dégradés. Là ils apprennent à voler leurs parents ou leurs patrons, deviennent des rowdies à leur tour et finissent bien souvent leur carrière dans quelque prison cellulaire ou même entre les mains du bourreau.

Un exemple récent et authentique peut servir à donner une idée exacte du funeste déroulement de ces tragédies journellement renouvelées.

Un jeune homme de 22 ans, d'une honnête famille de province, occupant l'emploi de caissier dans une maison de commerce considérable, estimé pour sa capacité et sa brillante éducation, fut entraîné dans les lieux de dissipation. Le jeu en fit bientôt un faussaire. Découvert, il échappa avec peine à un procès. Il changea de nom et entra dans une autre maison, mais ne changea pas d'habitudes.

Pour son malheur il se laissa fasciner par Hélène Jewit,

pensionnaire de la maison de prostitution la plus fashionable, qualifiée de *porte d'or de l'enfer.*

Par cette fille, d'une très-grande beauté relevée par de l'esprit et de l'éducation, il fut entretenu. Hélène voulut à tout prix sortir de sa dégradation. Son amant lui avait juré de l'épouser, et elle en était jalouse au point de le menacer de mort, en cas de trahison.

Enfin une occasion se présente pour le jeune homme de faire un bon mariage. Sa résolution fut bientôt prise. Mais Hélène, qui l'espionnait, en le suivant déguisée en aspirant de marine, avait tout découvert.

Elle connaissait les antécédents criminels de son amant, et le menaça avec l'accent du désespoir.

La nuit, le jeune homme, décidé d'en finir, se leva doucement sans éveiller Hélène, et avec un marteau, qu'il avait à dessein apporté avec lui, fracassa sans pitié cette belle tête, si jeune et si malheureuse.

La sensation que fit la mort tragique d'Hélène Jewit fut immense à New-York. Des indications nombreuses firent arrêter le meurtrier, mais un alibi fut douteusement prouvé. Le jury acquitta. L'opinion publique n'était cependant pas satisfaite.

Le jeune homme acquitté, fuyant New-York, s'est caché quelque part, sous un faux nom.

Barnums Muséum.

A l'angle de Broadway et de la place du parc, un bâtiment haut et monumental se fait remarquer, le jour, par un immense pavillon flottant dans l'air, le soir par l'éclatante

lumière d'un phare, à la Drummond, qui le surmonte. Une bruyante musique de fanfares résonne souvent du haut de son balcon.

C'est le théâtre et muséum de M. Barnum. Les affiches de ce théâtre sont le *nec plus ultra* de la réclame.

L'étranger doit visiter à plusieurs reprises ce muséum, riche en collections d'histoire naturelle et d'antiquités de haut prix.

Quelques animaux rares, vivants, s'y trouvent également.

Une assez belle salle de spectacle se remplit plusieurs fois dans la journée.

Sur la scène se produisent soit des petits vaudevilles, soit des tableaux mouvants ou des fantasmagories, soit des exercices gymnastiques, etc., etc.

M. Barnum prend particulièrement soin d'attirer dans son établissement tous les monstres de race humaine, qui sont à sa portée. Ce sont ses hors d'œuvres. Ils circulent dans les salles, se mêlent familièrement au public, et offrent en vente leur intéressante biographie.

Un jeune homme bien mis, orné d'un beau toupet, entre dans la salle, il ne lui manque que les deux bras, ce qui le rend particulièrement apte à travailler chez M. Barnum. Assis sur une chaise élevée, il joue, avec ses pieds blancs et potelés, de l'accordéon et du tambour.

Je vis une jolie petite fille, élégamment mise, circuler dans les salles. Elle me paraissait avoir cinq ou six ans, son enjouement et ses allures vives et gracieuses me faisaient plaisir. Je ne savais pas que c'était là un petit monstre.

En effet quelqu'un la souleva et la mit sur une table. On

faisait cercle autour d'elle, et j'appris que c'était une demoiselle de dix huit ans. Cette surprise me fit une impression affreuse.

Je me détournai, et me trouvai en face d'un autre monstre, c'était une femme haute de six pieds et grosse comme deux tonneaux.

Dans une autre salle je vis circuler deux jeunes garçons, âgés respectivement de 9 et 11 ans, et habillés en montagnards écossais. Le monstrueux mérite de ces enfants consiste dans le chiffre prodigieux de kilogrammes de leurs poids.

Leurs bras et leurs jambes sont en effet d'une grosseur phénoménale et ils marchent exactement à la manière des ours qui dansent.

Les arts a New-York.

A l'heure de la promenade c'est Brodway qui naturellement a le privilège d'attirer le flaneur. La mode veut que tous ceux qui ont quelque prétention à être des gens comme il faut se promènent sur le seul trottoir de l'Ouest. Le côté opposé de la rue est dédaigneusement qualifié de shillings-side (côté du bon marché) parce qu'il y a peu de magasins élégants.

Aussi la presse de beau monde est immense.

Arrivés devant la maison portant le N° 497, nous lisons au-dessus de la porte, inscrit en lettres d'or : American Art-Union.

C'est une galerie d'exposition de tableaux et de sculptures établie par association en 1838, sur le modèle des asso-

ciations allemandes, dont la première, fondée à Munich, date de l'année 1823.

On devient membre de l'association pour une année en y contribuant pour la somme de 5 dollars.

Chaque membre a droit à recevoir pour sa part de la distribution annuelle :

1° La copie gravée d'un tableau américain ou d'un objet sculpté.

2° Un volume illustré des transactions de l'année.

3° Le bulletin des arts paraissant par livraisons mensuelles.

La principale partie du revenu annuel est employée à l'acquisition des tableaux et des sculptures exposés, pour le tirage annuel d'une loterie.

En 1849, l'association compta 16,475 actionnaires et un revenu de 80,000 dollars.

La somme de 60,000 dollars a été dépensée dans l'acquisition de 929 objets d'art.

L'institution est devenue nationale. Les artistes, contribuant à l'exposition, ont leurs résidences dans 50 villes différentes, sur tout le territoire des États-Unis. Quelques uns ont envoyé des ouvrages de leurs résidences temporaires à Rome, à Dusseldorf, à Paris ou à Londres.

Le nombre des agences de l'association s'est accru au chiffre de 500, elles sont distribuées sur tout le territoire de l'Union.

Les peintres américains les plus célèbres sont Huntington, Darley, Cole, Doughty Grey.

Dans l'exposition du mois de décembre 1849, nous avons

remarqué, dans une visite rapide, quelques uns des tableaux acquis pour la loterie.

De ce nombre sont :

Les rives du Susqehanna (F. Doughty).
Vue prise près de Schéveningue (J. M. Culverhouse).
Le portrait de l'amant (R. Kohle).
Entrevue d'André et d'Arnold (Stearns).
Le vieux moulin (F. Doughty).
Scénérie suisse (D. Huntington).
Le lac George (F. A. Richards).
Le soldat Huguenot (F. Krecht).
Le campagnard politique (G. C. Bingham).
Le jeune étudiant (V. Colyer).
Les cataractes du Niagara (Chas. Fraser).
La lune de miel (J. E. Johnson).
Le petit page (Ges. H. Hall).
La paysanne irlandaise (E. A. Holyoke).
Dames turques au bain (C. Nahl).
La jeune indienne à la toilette (F. Doughty).
Le secret découvert (J. W. Glass).
Une retraite fraîche (D. W. C. Boutelle).
La mère et l'enfant (D. Huntington).
Bataille navale (F. Birch).
Le parent pauvre (F. P. Bosseter).
Les chasseurs indiens (J. Wood).
L'heure du repos (G. Grunewald).
L'enfant bienfaisant (G. Grumewald).
Barbe bleue (A. Butherford).
La neige (H. J. Brent).

La déclaration d'amour (A. Delessart).

Les quakers (C. Mayr).

La coquette (S. E. Dubourjal).

Dans la même rue au numéro 661 on trouve *l'Académie nationale des dessinateurs.* Fondée en 1826, cette Académie compte annuellement, en moyenne, cinquante élèves.

Son président, en 1849, était M. A. B. Durand, son vice-président M. C. C. Ingham.

Une exposition d'ouvrages est ouverte au public, au printemps de chaque année.

Une association d'artistes s'est formée récemment, elle a pour objet de constituer une caisse de retraite et de secours au moyen de la recette produite par des expositions d'ouvrages d'art remarquables, tant indigènes qu'étrangers.

Les bibliothèques publiques.

Une bibliothèque publique manquait entièrement à la ville de New-York. L'un de ses plus riches citoyens, feu M. John Jacob Astor, vient de lui léguer la somme de 400,000 dollars (2,000,000 de francs), pour en former une.

De cette somme seront employés, selon la volonté du testateur, 75,000 dollars pour la construction des bâtiments, 120,000 dollars pour achat de livres, le reste du capital sera placé à intérêt, afin d'assurer les fonds nécessaires au traitement des employés, ainsi qu'à l'institution des cours ou lectures.

La bibliothèque sera bâtie sur la place Lafayette, en style florentin, ayant 65 pieds de façade et 67 pieds d'élévation.

La *New-York historical society* possède la bibliothèque la

plus riche en documents concernant l'histoire des États-Unis. Une collection de portraits et une autre de monnaies et de médailles sont jointes à cette bibliothèque.

Outre les membres de la société, les personnes bien recommandées peuvent être autorisées par le président ou par le conservateur à examiner et à étudier ce dépôt historique.

La *bibliothèque des apprentis*, dans Crosby street, N° 32, contient 12,000 volumes. Elle est fréquentée par 1,800 ap prentis.

La *bibliothèque mercantile*, dans Nassau street, appartient à une association formée au profit des employés des maisons de commerce. Une très-belle salle de lecture est pourvue de 20,000 volumes.

Une *société anonyme* possède à New-York une bibliothèque riche de 40,000 volumes. Ces livres sont déposés, depuis 1836, dans un palais monumental, bâti en pierre de taille, ayant couté, le terrain compris, la somme de 120,000 dollars.

On devient membre de la société par l'acquisition d'une action du prix de 25 dollars. L'actionnaire y contribue, de plus, pour 6 dollars par an.

Une simple contribution annuelle de 10 dollars, donne droit d'admission à la salle de lecture.

L'opéra italien.

Comme de juste, l'opéra italien est située dans le West-end de New-York (Astor-place).

La magnificence de la salle et de la scène est digne de ce riche quartier.

Ce théâtre est dirigé par un artiste allemand M. Max Maretzek, originaire de la Bohême.

M. Maretzek, chef d'orchestre, est le roi de la musique à New-York.

Il est très-populaire. Sa large cravate blanche et son bâton d'orchestre incrusté de diamants sont proverbials.

J'ai assisté à la représentation de *don Giovanni* de Mozart.

Impossible de voir une salle plus comble et une assemblée plus brillante.

Les artistes furent écoutés attentivement et avec plaisir.

On applaudit avec enthousiasme le duetto de Giovanni et de Zerlina, le quartette *Oh! ti ritrovo* et on redemanda l'air de *Finche dat Vino,* que chante Giovanni, ainsi que le trio de Anna, Elvira et Ottavio.

Les artistes étaient : MM. Beneventano, Forti, Sanquirico, Novelli et Mmes Bertucca, Truffi et A. Patti.

L'on voit que depuis 1785 l'opinion concernant les théâtres a bien changé.

En 1785 une société d'artistes a offert à la municipalité, pour la caisse des pauvres, la somme de 1,000 francs, en vue d'être autorisée à établir un théâtre. Cette offre fut refusée. La municipalité trouvait injustifiable de laisser fonder une institution propre à introduire le goût d'amusements coûteux.

Le théâtre de Broadway.

Cette première scène de l'Amérique a vu s'élever Miss Cushman, la Rachel américaine, et M. Forest son premier artiste dramatique.

J'ai vu représenter ici le grand drame intitulé *Spirit of Gold* (La passion des richesses). La pièce fut bien reçue, et les artistes se firent souvent applaudir.

Niblo's théatre.

Ce théâtre, que l'on prendrait pour une villa, sert en été comme en hiver de principal lieu de réunion à la bonne société, parce que l'on n'y admet pas de femmes non accompagnées.

La famille Ravel y donne souvent des représentations d'exercices gymnastiques.

Le Chatham-théatre.

Si quelqu'un désirait retrouver les dix tribus d'Israël dont l'histoire à perdu la trace, il n'aurait qu'à se rendre chaque soir au Chatham-théâtre. Là il les verrait avec femmes et enfants.

Mais cette assemblée est élégante et sous tous les rapports de bonne tenue.

C'est sur cette scène que s'est produit l'un des plus remarquable drames indigènes, le *Moïse* de Chanfran.

Capital et commerce.

Dans le journal *Merchant's magazine*, publié par M. Hunt, il fut récemment constaté que jusqu'à présent on n'a vu qu'un seul négociant de New-York arriver à la fin d'une longue et active carrière sans avoir failli, ni suspendu ses payements.

Sur cent entrés aux affaires, dit M. Hunt, d'après des registres tenus depuis 25 ans, deux seulement acquirent finalement une position aisée.

Mais par position aisée on entend à New-York un revenu d'au moins 5,000 dollars.

Il existe dans cette ville 27 différentes banques, dont les billets circulent sans difficulté, étant parfaitement garantis par la législation de 1840. L'état entier de New-York contient 110 banques, qui font circuler pour la valeur de 12,000,000 de dollars en billets.

Depuis 1848, les banquiers sont personnellement responsables en cas de faillite. Les compagnies d'assurances sont au nombre de 25.

Des entreprises d'utilité publique, comme l'entretien des pavés, l'éclairage de la ville, les lignes d'omnibus, les bateaux de passage, les bateaux remorqueurs, la distribution d'eau, les cales pour la réparation des navires, l'établissement même des cimetières, rivalisant en attraits, fournissent des occasions pour le placement avantageux de grands capitaux.

La valeur des importations du port de New-York, durant l'année 1849, s'éleva au chiffre de 98,000,000 de dollars. Les marchandises exportées représentèrent une valeur de 40,000,000 de dollars.

La douane fédérale perçut, en 1849, la somme de 22,000,000 de dollars de ce seul port, les deux tiers du revenu douanier total des États-Unis.

Les négociants de New-York possèdent des succursales et des comptoirs dans les États du Sud de l'Union.

Navigation.

Ne pouvant pas entrer dans de longs détails à ce sujet, nous nous contentons de mentionner seulement les nombreux bateaux à vapeur et à voiles qui servent principalement au transport des passagers, aussi bien sur les grandes rivières et les canaux de l'intérieur, qu'au-delà des mers.

Les navires marchands de long cours et de cabotage sont très-nombreux.

Cette flotte est encore augmentée par les navires armés annuellement pour la pêche des baleines.

On soupçonne même quelques goëlettes de ce port de se livrer à un double commerce d'esclaves. Des graves circonstances semblent indiquer, que des jeunes filles, émancipées, ont été attirées à bord de ces goëlettes, puis conduites en Afrique pour être échangées contre des noirs destinés au Brésil. L'on prétend même que l'une de ces filles est devenue en Afrique une princesse puissante et on la dit très-bonne princesse.

Lignes de télégraphes électriques.

Monsieur S. F. B. Morse a obtenu une patente pour un télégraphe électrique de son invention. Il a formé des compagnies anonymes, et la ville de New-York se trouve, par leurs entreprises, dotée de communications électriques, dont les principales sont :

1. De New-York à Halifax dans le Nouveau-Brunswick.
2. — à la Nouvelle-Orléans.
3. — à Buffalo.
4. — au Michigan.

Industrie.

D'immenses capitaux sont engagés dans des entreprises industrielles.

Il existe ici des importantes crystalleries, des tanneries, des fabriques de meubles, d'instruments agricoles, etc.

L'imprimerie emploie beaucoup d'ouvriers.

En 1842 le célèbre auteur anglais M. Dickens (Boz) est venu en Amérique afin d'y combattre la contrefaçon.

M. Dickens fut fêté avec enthousiasme à Boston et à New-York, mais il fut désappointé quant à l'objet principal de son voyage.

Au dîner offert à ce célèbre romancier à New-York, M. Cornelius Mathews lui adressa les paroles suivantes :

« La lutte entre la littérature rétribuée et la contrefaçon est violente aussi longtemps qu'elle est soutenue, mais elle ne peut pas durer. La première a pour mobile les faibles avantages que les auteurs peuvent obtenir, l'autre est poussée par les mille intérêts de l'industrie. Quel est l'aspect présent du champ des lettres, en Amérique? C'est l'image d'une anarchie désespérée, sans ordre, sans système, sans sécurité. Quand il parvient dans ce pays un ouvrage nouveau, digne d'être publié par quelque maison considérable, d'être fourni par lui aux libraires et ainsi mis entre les mains des lecteurs, que voyons nous! 20, 50 mains même s'avancent d'un mouvement convulsif pour se saisir du premier exemplaire débarqué, il est réimprimé en éditions sans nombre, en volumes, en livraisons, en feuilletons de journaux et, pendant le bruit que fait cette nouveauté, nul auteur, quel que soit son

mérite, ne peut se faire admettre. Quelle chance peut-il rester à l'auteur indigène ? Comme américain je le sens, je l'avoue, aucune. »

Certaines maisons de confection d'habillements (*Devlin clothing warhouse*) occupent jusqu'à deux milles personnes.

Les scieries à vapeur, les fonderies de fer sont nombreuses.

Les moulins à farine de M. Hecker (*Croton Flour Mills*) sont des établissements hors ligne.

Enfin les chantiers de New-York ne se contentent pas de construire des navires marchands ; ils fournissent des navires de guerre à la Russie, à la Turquie, à l'Égypte, à la Grèce, etc.

L'invention industrielle la plus récente et qui fait grande sensation aux États Unis, est celle de M. Henri Payne consistant dans l'application, pour chauffage et pour éclairage, de l'hydrogène provenant de la décomposition galvanique de l'eau.

L'appareil de chauffage de M. Payne consiste en deux plaques circulaires en fer, distantes d'un à deux pouces l'une de l'autre et placées à quelques pouces au-dessus du plancher d'une chambre. Un conduit de gaz projette la flamme entre les deux plaques de fer et en peu de temps le local se trouve suffisamment chauffé.

Le principal mérite de M. Payne est d'avoir trouvé le moyen de décomposer rapidement l'eau et de produire le gaz hydrogène avec très-peu de dépense.

Un pied cube d'eau lui fournit 2,100 pieds cubes de gaz. Tout autre combustible deviendrait inutile.

Un inventeur dont les travaux furent plus remarquables

par l'ingénieuse initiative que par ses succès pratique. le juge Nathan Read, qui vient de mourir à l'âge de 83 ans.

C'est lui qui, longtemps avant Fulton, a construit le premier bateau à vapeur dont le modèle est conservé dans le Musée de la ville de Salem.

Colonisation des ouvriers.

Une association bienfaisante a entrepris d'établir, dans les environs de New-York, des petites exploitations agricoles, munies de maisonnettes commodes, pour les familles des ouvriers qui travaillant dans la ville pourraient, au moyen des chemins de fer, facilement se rendre chez eux et en revenir.

Le terrain acheté, pour lequel un à compte de 40,000 dollars vient d'être payé, est situé près du pont aqueduc du *Harlem river*, à une distance de trois lieues de l'Hôtel-de-Ville.

Le village qui portera le nom de Mechaniesville est tracé, plusieurs maisons sont déjà en construction.

Une grande fête a inauguré la fondation du village.

Le succès de l'association est dû principalement aux efforts de MM. Jordan et L. Mott.

Caisses d'épargne.

Il existe à New-York sept caisses d'épargnes, dont une est particulièrement destinée aux commis négociants et une autre aux marins. Les intérêts sont généralement payés aux mois de janvier et de juillet.

Population.

L'état de New-York, le plus riche, le plus commercial de

l'Union est souvent appelé l'état impérial ou directorial *the empire state*, et par la même raison la ville de New-York est qualifiée de cité impériale *the empire city*.

La principale partie de la population de New-York consiste en Yankees, c'est-à-dire en hommes de race anglo-américaine.

Dans le Yankee, il y a beaucoup moins de sang anglais qu'on ne le supposerait.

A l'époque de la guerre d'indépendance les anglais des familles aristocratiques ont généralement quitté le pays.

Pendant et après la guerre 1810 à 1815, beaucoup de familles anglaises roturières se sont également éloignées.

Mais les écossais, les walshmen (du pays de wales), les irlandais se sont fondus dans la population anglo-américaine, ainsi que les premiers colons d'origine hollandaise.

Le Yankee diffère beaucoup de l'anglais par son caractère. Il est vif et entreprenant comme le gaulois, il lui faut un succès prompt, il veut jouir vite et grandement.

Le caractère anglais est plus posé et plus prévoyant.

Les éléments cités de la composition de la race anglo-américaine n'en sont pas les seuls, puisque beaucoup d'allemands se sont alliés aux américains, bien que beaucoup d'entre eux s'en distinguent encore par leur religion luthérienne. Des français et des individus d'autres nations ne se sont fondus qu'en petit nombre avec les anglo-américains.

Les Yankees occupent dans le gouvernement de l'état et de la ville, ainsi que dans le commerce, la navigation et l'industrie, les plus hautes positions.

Ayant de bonnes institutions scientifiques, les Yankees de

New-York fournissent des hommes de loi, des médecins, des ministres du culte à toute l'Union et ils exercent par ce moyen une grande influence.

La population allemande compte 100,000 âmes. Quelques allemands sont haut placés, la plupart exerçent des métiers. Les épiciers sont presque tous allemands. Il y a aussi beaucoup d'apothicaires, des professeurs de langues et de musique allemande.

Les irlandais comptent dans leur nombre beaucoup de gens de talent, qui arrivent plus vite que les allemands aux emplois et aux alliances avec les Yankees. Mais la grande masse des pauvres irlandais, fort abrutis et très-négligeants, cherche à gagner sa vie dans les dernières occupations. Ils fournissent les journaliers, les terrassiers, etc., etc. Leur salaire tombe souvent entre les mains des marchands de boissons fortes.

Les israélites ont des représentants dans le haut commerce, dans l'industrie, dans la presse, dans les professions libérales. Beaucoup de membres de leur communauté demeurent dans Chatamstreet.

Les Compagnies de volontaires de la Milice.

Les compagnies de volontaires sortent des régiments de la milice, avec le consentement du colonel. Un acte d'association est dûment dressé, qui règle l'armement, l'uniforme, le mode d'élection des officiers, l'admission des soldats, etc.

Les compagnies, composées de jeunes gens de la même profession, ou de la même origine nationale, possèdent souvent de très-grandes propriétés, et l'admission de nouveaux membres est quelquefois très-difficile.

Pendant le service ces compagnies sont soumises aux ordres des officiers de la milice régulière, mais en général on les emploie pour des expéditions détachées.

Les compagnies rivalisent entre elles de tenue et d'habilité dans le maniement des armes, dans la perfection des manœuvres et dans la richesse de leurs arsenaux.

Cette émulation existe aussi, sous ce rapport, entre les compagnies de volontaires des différentes villes.

L'état encourage beaucoup la formation de ces compagnies parce qu'elles diminuent d'autant les charges du trésor.

Les miliciens enrolés sont rassemblés dans des camps de manœuvres, pendant quelques jours, chaque année. Ceux qui ne se présentent pas paient 3 dollars d'amende. Au moyen de la somme produite par ces amendes, les miliciens de service sont plus ou moins indemnisés.

L'on compte sur les compagnies de volontaires surtout pour la défense des villes et pour le maintien de la tranquillité et de l'ordre.

En temps de guerre d'autres compagnies de volontaires se forment, mais celles-là sont plutôt à comparer aux corps francs des armées européennes.

Dans les temps ordinaires les compagnies de volontaires des grandes villes se réunissent plutôt pour leur amusement et pour des dîners de corps, que pour toute autre chose.

Cependant la milice de New-York a eu le 10 mai 1849 une triste occasion de prouver qu'elle est décidée à soutenir l'autorité.

La classe populaire de New-York croyait, à tort ou à raison, que son acteur favori le célèbre artiste M. Forest avait subi

un affront en Angleterre, par le fait de l'artiste anglais M. Mac Ready.

Pendant trois jours une lutte ouverte eut lieu entre le peuple et entre quelques fashionables, qui voulaient absolument voir M. Mac Ready jouer sur la scène du théâtre de l'opéra italien.

Le 10 au soir le théâtre se trouvait en danger éminent d'être démoli.

Le maire M. Woodhull fit alors un appel à la milice. Une lutte sanglante s'engagea. L'émeute fut vaincue. Au-delà de vingt personnes sont restées mortes sur le terrain et 144 miliciens étaient blessés.

Cet événement fut sévérement mis à charge de l'autorité, qui aurait dû agir plutôt, et aux fashionables, qui par leur obstination ont jeté tant de familles dans le deuil.

M. Mac Ready dût s'enfuir de New-York. J'ai assisté plus tard aux vifs débats du procès fait aux personnes arrêtées à cette occasion. Les condamnations, par considération des circonstances, n'étaient pas trop rigoureuses.

Les corps francs, qui se sont formées pendant la guerre du Mexique, consistaient, au moins pour la moitié, en émigrants allemands. Mais les bulletins américains ne parlent pas de cette circonstance secondaire.

Les cultes a New-York.

C'est une chose connue que tous les cultes sont libres en Amérique. Le gouvernement ne s'en mêle pas. Pour les partis politiques cependant la religion sert souvent de puissant levier.

Dans quelques circonstances le gouvernement de l'état ordonne des prières publiques et des ordres s'adressent à tous les cultes. Il en est de même des prescriptions concernant l'observation scrupuleuse de la solennité du sabbat. Naissances, mariages, enterrements ne sont que des affaires purement civiles.

Il existe à côté de l'église anglicane d'autres sectes protestantes nombreuses.

Les ministres protestants, afin de combattre l'indifférence en matière religieuse, convoquent de temps en temps des réunions appelées *revivals* c'est-à-dire revifications.

Le culte qui est appuyé par l'assentiment des hommes les plus distingués de l'Amérique est celui des unitariens ou théïstes. Beaucoup d'israélites se sont réunis aux unitariens.

Les catholiques sont en Amérique la secte la plus fortement constituée. Ils suivent l'impulsion d'un clergé puissant et riche. Les évêques ont ici un empire plus absolu qu'en Europe, puisqu'il n'existe ni conseil, ni chapitre.

Les principaux bâtiments des cultes sont :

L'*église épiscopale* de St-George, d'architecture byzantine.

L'*église des anabaptistes* en style gothique ;

L'*église des puritains* bâti en marbre blanc, d'après les plans de M. J. Renwick, jeune.

L'*église presbytérienne* (place de l'Université), construite en pierre de taille, par l'architecte R. Epjohn.

L'*église catholique de St-Pierre*, ayant un imposant portique de six colonnes de granit d'ordre Ionien ;

La cathédrale catholique de St-Patrick, bâtiment imposant, construit en pierre de taille ;

La synagogue de la congrégation *anshi chesed*, (hommes pieux) est construite par M. A. Saeltzer, et présente une belle façade gothique, flanquée de deux tours.

Le nombre total des bâtiments des cultes, dans les trois villes de New-York, de Brooklyn et de Williamsburg, s'élève, selon les registres officiels, au chiffre de 343.

Le dimanche a New-York.

Ainsi que nous avons dit précédemment la loi prescrit sévèrement la célébration du sabbat. Ces lois portent la qualification de *lois bleues*; elles datent de l'époque des luttes religieuses des puritains et doivent leur origine à la lecture de la bible. Les nombreux émigrants allemands, habitués aux réunions bruyantes et joyeuses et aux danses du dimanche commencent à faire opposition à ces lois et à demander leur abrogation.

Le silence de cette grande ville, le jour du dimanche, a quelque chose de saisissant et de surprenant.

L'on ne sort de sa maison que pour aller à l'église.

De nombreuses troupes d'enfants se rendent aux écoles du dimanche, où les demoiselles des meilleures familles leur donnent une utile et bienveillante instruction.

Après les services religieux, les promenades se remplissent de monde.

En été la classe populaire des *b'hoys* et des *ghals*, appelés aussi Moïse et Lise, s'empresse de faire des excursions dans les environs pittoresques de la ville.

Les 30 ou 40,000 jeunes modistes, couturières, servantes, ouvrières des fabriques, sont emmenées par leurs amis pour

jouir, une fois par semaine, du soleil et de la verdure à Harlem, à Hoboken, à la Maison-Rouge. Les intrépides, qui ne craignent pas le mal de mer, vont à Staaten-Island, etc., etc.

Les femmes a New-York.

La position des femmes n'est certes nulle part aussi belle qu'auprès des Yankees.

Il est bien entendu que la femme ne doit pas travailler, qu'elle ne doit prendre d'autre souci que celui de se faire adorer et de rendre son mari heureux.

C'est dans ce sens que l'éducation littéraire et artistique des jeunes filles est soignée.

Cette circonstance et les loisirs qui sont laissés aux femmes, expliquent pourquoi elles prennent si activement part à la rédaction des journaux littéraires, aux réunions où les questions ayant trait à l'émancipation des esclaves, aux institutions de charité, aux écoles du dimanche, aux révifications, etc., sont discutées.

Miss Margaret Fuller, de Boston, devenue plus tard marquise d'Ossoli, morte en juin 1850 dans le naufrage du navire Elizabeth, a longtemps écrit, dans la tribune de New-York, des articles sur les arts, la musique et les belles lettres.

Les ouvrages qu'elle a laissé, sont :

La femme au dix-neuvième siècle et *Essais de critique.*

Une autre conséquence de ce système est l'élégance et la propreté de toute habitation Yankee, même dans les classes peu aisées.

Le Yankee s'il voit dans ses excursions quelque femme alle-

mande occupée aux travaux des champs, ne manquera pas d'en maudire le mari.

Il est sévèrement défendu en Amérique de laisser entrer des femmes dans les mines et carrières.

Cependant en cas de nécessité les femmes Yankee montrent une énergie extraordinaire, et leur éducation les met en état de se créer des ressources plus facilement qu'on ne le penserait.

Les égards avec lesquels les femmes sont traitées, en toute circonstance, ne se dément jamais.

L'on ne se met jamais à table avant les dames. Les meilleures places dans les théâtres, dans les voitures publiques, etc., leur sont expressement réservées. L'hôtel de la Poste a une entrée particulière pour dames, afin de les soustraire aux inconvénients du concours impétueux des gens d'affaires.

Une femme peut voyager seule, même si elle est jeune et jolie, sans courir risque d'être offensée.

Il y a dans ces mœurs des traces de l'époque de la réforme religieuse. Alors des peines sévères atteignirent les jeunes gens qui osèrent seulement adresser la parole à une jeune fille sans le consentement de ses parents. Ces lois sont aujourd'hui tombées en désuétude, et l'on n'entend pas les démoiselles s'en plaindre.

Cependant le respect sincère de l'individualité, même d'une faible jeune fille, autorise des allures fort indépendantes du beau sexe.

Les bals de Tammanyhall, les bals à bord des bateaux à vapeur (*flotilla bals*) sont fréquentés par beaucoup de jeunes

filles, nullement chaperonnées, et cela sans leur faire le moindre tort.

De temps en temps il y a bien un mariage précipité, célébré par le premier ministre venu, dont on lit les annonces dans le journal, et que l'on fait venir sans façon comme s'il s'agissait d'un tailleur ou d'un cordonnier.

Mais si le jeune mari, quel qu'il soit, possède une position ou seulement les moyens assurés de s'en créer une, il est vite agréé par la famille, puisque d'autres considérations n'ont ici qu'une médiocre importance.

Les demoiselles riches vont en hiver à Washington où pendant les nombreuses fêtes, des liaisons se forment, qui sont resserées et cultivées en été aux bains de Saratoga.

Les mariages qui en résultent enlaçent dans des relations de parenté et d'alliance des familles des contrées les plus distantes de l'Union.

Les jeunes filles qui n'ont pas eu de succès ni à Tamany-hall, ni dans les excursions du dimanche n'ont, pour être pourvues honorablement, qu'à s'adresser aux dames protectrices des jeunes missionnaires. Chaque demoiselle reçoit son numéro d'ordre et doit toujours être prête à se rendre à la première invitation. Un jeune missionnaire célibataire doit-il partir pour la Chine ou pour la Cochin-Chine, en fait part à l'association des dames concernées, et le premier numéro disponible reçoit ordre de le rejoindre. La cérémonie nuptiale est immédiatement célébrée et l'heureux couple se met en route.

Les constitutions de la plupart des états assurent avanta-

geusement la position des femmes, aussi bien pendant la vie qu'après la mort de leurs maris.

L'une des plus récentes leur accorde même le droit de voter.

Malgré tout, il existe des personnes qui pensent que les lois n'ont pas assez fait pour les femmes. Ces enthousiastes demandent que chaque mariage soit suivi de deux lunes de miel au lieu d'une; que le gouvernement nomme des agents chargés de fournir des sujets de médisance aux dames, et que les hommes soient obligés de soigner les petits enfants.

Les indiens, par contre, qui imposent au sexe les plus rudes travaux, disent que l'homme blanc est le chien de sa femme.

Administration de la ville.

Une nouvelle charte a été votée le 2 avril 1849, qui constitue de la manière suivante l'administration de la ville de New-York.

Chambre législative. Chaque quartier élira un échevin dont le mandat sera valable pour deux ans, et un échevin-adjoint avec mandat valable pour un an seulement. Les conseils réunis des échevins et des échevins-adjoints formeront la chambre législative, dont les séances seront publiques.

Le maire. Le maire sera élu par le peuple et restera en fonctions pendant deux ans.

Publication des lois. Toute décision qui concerne des dépenses publiques et des nouvelles taxes, sera publiée aux moins dans deux journaux avec les noms des votants pour et contre.

Le pouvoir exécutif. Le maire et les chefs des départements constituent le pouvoir exécutif. Les départements exécutifs sont : la police, les finances, la voirie, architecture et secours en cas d'incendie, éclairage et balayage des rues, distribution d'eau et égouts, inspection sanitaire, administration de la maison des pauvres et du pénitentier, contentieux.

Les chefs de ces départements seront élus par le peuple pour trois ans, celui de la distribution d'eau excepté.

Il y a encore d'autres employés municipaux élus par le peuple : le coroner ou vérificateur des décès, dont le traitement s'élève à 10,000 dollars ; l'ingénieur en chef du département des incendies et autres.

Nomination par le maire. Le maire et son conseil nommeront : le trésorier de la ville, les officiers principaux de la distribution d'eau, le receveur des taxes.

Les employés inférieurs sont nommés par le maire et son conseil ou par les chefs des départements.

Cette charte, votée par les électeurs de la ville de New-York, est en vigueur depuis le 1er juin 1849.

Recettes et dépenses de la ville en 1850.

Le total des taxes imposées et perçues par la ville s'élève à la somme de 3,415,399 dollars. (La ville avait en outre à payer au trésor de l'État de New-York une contribution de 130,000 dollars.)

Dépenses. Les dépenses ne peuvent s'élever plus haut que les taxes imposées.

Les principales dépenses sont :

Police. . . . . . 492,000 dollars.

Éclairage des rues. .	190,000	dollars.
Écoles.	290,000	—
Maison des pauvres.	400,000	—
Balayage des rues. .	160,000	—
Chantiers et jetées. .	200,000	—
Pompiers.	50,000	—
Traitement. . . .	200,000	—
Pavage des rues. .	500,000	—
Percement de nouvelles rues. . .	250,000	—

La ville possède d'autres ressources que les taxes, mais elles sont employées au rachat de ses dettes et à la formation d'un fonds de réserve.

Voici des échantillons des luttes électorales entre les whigs et les démocrates en 1849.

« Appel aux démocrates :

« Tout le monde sur le pont !

« Les électeurs démocrates du 8e district se réuniront à leur quartier général ce soir afin de former une procession.

« Hommes libres soyez unis ! »

« Par une démonstration énergique frappons un grand coup contre le whiggisme. »

Le Sécrétaire, GERSHOM COHEN.

Le Président de l'association, JOHN MAC KIBBIN.

Autre invitation :

« Nominations démocratiques proposées : »

Pour échevin Daniel E. Delaven.

« Pour échevin-adjoint, Charles H. Ring.
« Pour constables, Uriah Fontain, George Requa.
« Pour commissaire des écoles, James Campbell.
« Pour inspecteur d'écoles, F. H. Mattison. »

Le Sécrétaire, *Le Président de l'association,*
D. D. F. MARSHALL. G. E. BALDWIN.

ÉCOLES PUBLIQUES.

Depuis 1840 l'état de New-York possède une école normale à Albany, destinée à former des maîtres d'écoles.

Chaque quartier de la ville de New-York possède son école primaire. Deux écoles primaires sont destinées aux enfants de couleur.

La ville a récemment institué une Académie gratuite (Lexington avenue). Le bâtiment ayant 125 pieds de façade est construit en style gothique, par James Renwick, jeune. La dépense fût de 50,000 dollars. L'ameublement a coûté 10,000 dollars.

Les jeunes gens riches et pauvres sont également admis aux cours, après avoir subi un examen. Les noms des candidats d'admission restent inconnus aux examinateurs, avant la prononciation du résultat, chaque candidat étant désigné par un numéro.

Les élèves les plus distingués des écoles moyennes sont destinés à fréquenter cette Académie.

Une loi a été votée en 1848 par une convention spéciale des électeurs de l'état de New-York. Elle ordonne que des écoles primaires gratuites seront établies dans chaque district. Le nombre de ces écoles déjà organisées, au 1er juillet

1849, était de 11,191, le nombre des écoliers était de 778,309. Le traitement des instituteurs s'est élevé à la somme de 1,143,000 dollars.

Les bibliothèques de ces écoles étaient dotées de 1,409,000 volumes. Les fonds que l'État s'est décidé à employer pour les écoles publiques proviennent de l'excédant du revenu fédéral qui, il y a quelques années, a été reparti parmi les États de l'Union. La somme de 4,500,000 dollars est échue dans ce partage à l'État de New-York.

La *société des écoles publiques* de New-York a, par ses moyens particuliers, institué 60 écoles primaires gratuites, dont 5 pour les enfants de couleur, et 20 écoles moyennes gratuites, dont 2 pour des élèves de couleur.

De nombreuses maisons d'éducation privée jouissent d'une haute réputation.

Pour les études universitaires la ville possède le Collège de médecine et de chirurgie; le collège humanitaire dit *columbia collège*; le séminaire de théologie protestante; l'Université dont les professeurs dans la faculté médicale sont: MM. Mott (chirurgie), Pattison (anatomie), Dickson, Paine, Bedferd (accoucheur), Draper (chimie).

On espère que l'augmentation des dépenses faites pour les écoles sera, avec le temps, compensée par la diminution des énormes frais des prisons.

La distribution d'eau.

Dans le commencement du dix-neuvième siècle la *Manhattan compagnie* s'est constituée, dans le but de fournir de l'eau fraîche à la ville de New-York. Elle puisait de l'eau d'un puits au moyen d'une machine à vapeur.

En 1827 l'on a foré plusieurs puits artésiens.

Comme ces moyens étaient insuffisants, l'aqueduc de Croton fut projeté en 1833.

L'architecte M. John B. Jervis fut chargé de la direction des travaux.

Les sources de la rivière de Croton se trouvent sur le continent à 12 lieues de New-York.

A un endroit éloigné de deux lieux de son embouchure dans la mer, cette rivière fournit 30 millions de gallons d'eau par jour.

C'est ici qu'une digue longue de 270 pieds fut établie au moyen de laquelle l'on forma le lac de Croton.

La digue éléve de quarante pieds le niveau de l'eau, en sorte que l'aqueduc peut rendre 35,000,000 de gallons d'eau en 24 heures, même durant des époques de grande séche-resse.

A partir de la digue un aqueduc cylindrique, fermé de tous côtés, conduit l'eau tantôt au moyen de tunnels, tantôt par dessus des ponts jusque au bras de mer appelé Harlem-River, qui sépare le continent de l'île de Manhattan.

Le Harlem-River est large, à la marée haute, de 620 pieds.

Il fut nécessaire de construire un pont canal ayant des arches assez ouvertes et assez hautes pour laisser passer des navires jaugeant 200 tonneaux.

Le pont de Harlem appelé *High bridge* a 15 arches, dont 8 ont 80 pieds d'ouverture et 100 pieds d'élévation au dessus du niveau de la marée haute. Les autres arches latérales ont seulement 50 pieds d'ouverture.

Ayant traversé le bras de mer, l'eau est conduite à un premier réservoir, ayant un aire de 37 acres carrés.

Ce réservoir contient trois compartiments en prévision de réparations éventuelles.

Des écoulements ménagés vers la mer empêchent l'eau de s'élever au-dessus de 25 pieds de niveau.

Deux divisions peuvent contenir ensemble 150,000,000 de gallons.

L'aqueduc est conduit vers le réservoir de distribution situé sur la colline de Murray dans la rue numéro 49. Ce réservoir est également divisé en compartiments.

Le réservoir de distribution peut contenir la quantité de 21,000,000 de gallons d'eau, et est situé à une élévation de 119 pieds au-dessus du niveau du sol de la ville.

La dépense pour la construction de l'aqueduc, du pont, des réservoirs et des conduits de distribution s'est élevée à la somme de 10,375,000 dollars.

C'est de cette construction que provient la dette de la ville de New-York.

Depuis le 5 octobre 1842, jusqu'au 31 janvier 1849, cet établissement a fait 1,048,000 dollars de recettes, ses dépenses ne furent pendant le même laps de temps que de 557,000 dollars.

C'est donc une source de revenu pour la ville, susceptible d'augmenter progressivement.

La grande facilité de se procurer de l'eau a donné lieu à l'établissement de bains en grand nombre qui forment l'industrie de beaucoup de gens de couleur. Une ou deux chambres sont divisées, par de légères cloisons, en petits com-

partiments, contenant chacun une baignoire en zinc avec tous les accessoires désirables, en sorte que pour la modique somme de 50 à 60 centimes chacun peut prendre confortablement dans son voisinage un bain chaud.

Compagnies de pompiers.

La ville de New-York est divisée par rapport aux secours en cas d'incendie, en 3 districts et en six sections.

Le carillon de l'Hôtel-de-Ville signale le district en danger.

L'ingénieur en chef de ce département, M. Carson, vient de proposer la construction de tours en fonte de fer (look out towers) pour y placer des gardiens et des cloches d'alarme. Chaque tour serait circulaire, ayant 25 pieds de diamètre, suffisant pour l'établissement d'un escalier en spirale, au centre duquel serait suspendu la cloche d'alarme. La tour serait couverte d'une cage vitrée, qui permettrait de voir de tous côtés.

Les compagnies de pompiers volontaires sont les suivantes:

Quarante neuf compagnies pour le service des pompes à incendie.

Quarante quatre compagnies pour la direction des tuyaux.

Dix compagnies armées de crochets et d'échelles.

Trois compagnies amenant de l'eau pour alimenter les pompes.

La force de chaque compagnie est d'environ 35 hommes.

Les pompiers volontaires sont exempts du service dans la milice.

Les compagnies rivalisent de tenue, ainsi que de perfec-

tion et d'élégance des machines et des appareils. Il n'est pas facile d'être admis comme membre d'une compagnie volontaire.

Leurs annales sont riches en haut faits, dignes d'être comparés aux plus éclatants faits d'armes.

Les compagnies d'assurance contre l'incendie sont, dans la ville de New-York, au nombre de vingt.

Depuis quelque temps on discute beaucoup l'institution d'une assurance municipale. Les adversaires reprochent à cette institution le caractère de monopole.

La police de sureté.

Pour les besoins du service de la police de sureté, la ville est divisée en dix-huit districts, muni chacun d'un corps de garde de la police, commandé par un capitaine.

Le chef de la police (M. George W. Matsell, en 1850) a son bureau à l'Hôtel-de Ville.

Les agents de police y sont nombreux comme à Londres, mais ils ne portent pas d'uniforme. Ils sont armés, mais pas ostensiblement.

Dans chaque corps de garde il est donné, une fois par jour aux agents rassemblés, lecture du réglement du département de la police.

Les paragraphes suivants sont particulièrement recommandés à la mémoire des agents.

1. Il est défendu de boire des spiritueux ou de fumer dans le corps de garde. L'agent de service n'entrera dans aucun débit de liqueurs, excepté pour affaires de service.

2. Les agents seront respectueux envers le public et feront toujours leur devoir avec discrétion.

3. Ils avertiront les étrangers des piéges qui leurs sont tendus par les agents des maisons de jeux et autres mauvais lieux.

4. Ils veilleront pendant la soirée et pendant la nuit principalement à ce que l'éclairage des rues ne soit nulle part négligé.

Le quartier qui donne le plus de besogne à la police est celui des Five-Points ou des cinq angles.

Les cinq angles situés entre l'Hôtel-de-Ville et le Palais de Justice, entourés des plus belles rues de la ville, doivent à juste titre surprendre l'étranger par leur aspect misérable au delà de toute expression.

Au premier coup d'œil l'on reconnaît que chaque maison y doit être un réduit du vice, de l'ivrognerie, du vol, du récel, du meurtre. Les figures sinistres que l'on voit se montrer aux portes et fenêtres, ainsi que deux corps de garde de la police plantés au milieu du quartier, confirment ces appréhensions.

Bien de malheureuses trouvent ici l'horrible enfer vers lequel elles se sont dirigées en passant par la Porte d'or.

Comment un terrain aussi précieux n'est-il pas mieux utilisé ? C'est que les propriétaires de ces maisonnettes de bois en ruines savent en faire des mines d'or.

M. Dickens a cru devoir visiter en curieux, la grande cave qui sert de salle de danse aux Five-Points. Il en a été assez sévèrement puni, en ce que son nom a été attaché par les roués à cet ignoble bouge, qui porte maintenant le nom de Dickens place.

Quelques milliers de jeunes vauriens exploitent les quais,

et profitent de l'occasion du chargement et du déchargement des navires pour opérer des larcins. Bon nombre d'entre eux peuplent constamment les prisons.

En décembre 1849, il y avait 334 jeunes détenus dans la maison de refuge de New-York. Ces enfants y reçoivent une instruction morale et apprennent des métiers.

Le pénitentier de New-York établi sur l'île de Blackwall dans la baie, contenait en 1849 le nombre de 746 prisonniers condamnés pour vagabondage. Les gens de couleur forment une effrayante proportion dans le chiffre des condamnés. C'est la conséquence des préjugés cruels, qui les repoussent de beaucoup d'ateliers de travail.

Les sociétés particulières de New-York qui ont pour objet soit de prévenir la démoralisation, soit de remettre dans la bonne voie les individus sortants des prisons, sont :

Les sociétés de tempérance, la société de surveillance pour femmes, les sociétés de protection des pauvres émigrants, la société de colonisation, la société des prisons, etc.

La police a des ordres sévères d'empêcher les assauts de pugilat (box ou price-fight). Aussi les rowdies passionnés pour ces sanglants spectacles sont-ils obligés de se rendre avec leurs champions sur les territoires déserts des états voisins ; mais poursuivis et traqués par la police, ils sont, même dans ces réduits, souvent forcés de livrer bataille et d'abandonner leur projet.

Il y a quelques années deux boxeurs célèbres aidés de milliers de partisans ont causé dans les états de New-York et de Pennsylvanie, par leurs luttes avec la police, une émotion aussi vive que celle qu'un important événement politique

pourrait produire. Le combat a eu lieu et l'un des boxeurs est resté mort sur le terrain.

Institutions sanitaires.

Bien qu'il existe à New-York une Faculté de médecine, une Académie de médecine, un Collège de pharmacie, un Collège de chirurgie et un grand nombre d'hommes distingués dans chaque branche de l'art de guérir, le charlatanisme cependant n'y connait pas de limites.

Le commerce de médecine patentée ou brevetée d'invention, surtout le commerce du vin de salsepareille, enrichit les industriels au point de leur permettre de construire des palais pour leurs magasins, au frontispice desquels parade en lettres d'or l'inscription de *Temple de la santé.*

Si l'on considère les hyperboliques réclames, dépourvues de sens commun qui encombrent les journaux, et puis le nombre de chalands qui viennent avidement rechercher les pilules végétales indiennes, les pilules d'Hygée, la médecine secrète du bon samaritain, les sirops des cérises sauvages, tous ces médicaments accompagnés de la manière de s'en servir, des portraits des inventeurs et d'avertissements concernant les contrefacteurs, gens sans conscience et sans délicatesse ; je dis, que si l'on considère ces faits, on doit se rappeler cette paysanne qui, étant malade, s'adressa à un vacher en ces termes : « J'ai appris que vous êtes un habile médecin pour les bêtes, donnez-moi donc quelque chose qui puisse me soulager. »

Voici quelques échantillons des annonces :

1. « Faites cesser !

« Cette horrible toux ! Les poumons sont en danger ! Le destructeur a commencé son œuvre !

SHEARMAN'S BAUME UNIVERSEL.

Madame Attrée abandonnée et condamnée par les docteurs Sewall, Roe, Mac Clelan et Mott, a fait usage, sur recommandation de ses amis, du baume universel et fut promptement guérie. »

Prix : 1 dollar la bouteille.

Magasin : Nassaustreet, 106.

2. Dr SWAYNÉS SIROP,

composé de cérises sauvages.

Ce sirop opère la guérison la plus prompte de la toux, de l'asthme, de la bronchite, du crachement de sang, des maladies du foie, des palpitations du cœur, des maux de gorge, des faiblesses nerveuses.

Bien d'existences ont été sauvées! Chaque bouteille est ornée du portrait de W.-Penn.

Prix : 1/2 dollar la bouteille.

Magasin : Philadelphie, Willowstreet.

Outre la quarantaine établie sur une île de la baie, New-York possède un hôpital (Broadway, n° 319), un asile des aliénés, une institution pour les sourds-muets et une autre pour les aveugles. Il est à regretter que le directeur de l'asile

des aliénés n'occupe ce poste que par mandat électoral et qu'avec l'ascendant de l'un ou de l'autre parti politique la direction de cet établissement change de chef et de système.

Quant à la proprété des rues, l'inspection sanitaire semble compter beaucoup sur le travail gastronomique des cochons, que l'on laisse vaguer librement sur la voie publique. Ces animaux cependant n'aiment pas beaucoup le quartier commercial et affairé. On les voit plus fréquemment dans les rues tranquilles et fashionables du Westend.

L'industrie privée vient, sous ce rapport, au secours des autorités. Il y a autour de New-York, comme autour de Paris, des établissements dans lequels on utilise les dépouilles des nombreux animaux qui périssent dans la ville.

Autrefois on payait l'enlèvement de ces cadavres, mais la concurrence à ouvert les yeux aux propriétaires et aujourd'hui les enleveurs sont obligés d'acheter les dépouilles.

Approvisionnement de New-York.

Les marchés couverts de New-York sont vastes, mais leur aspect ne fait pas honneur à cette grande métropole.

Viande de boucherie, gibier et volaille, poissons, beurre, fromage, fruits, légumes, etc., tout est confondu dans le même local.

Bien que quelques étalages particuliers rivalisent d'élégance et de propreté, l'ensemble des marchés est très-malpropre, le désordre et la cohue y règnent.

Il n'y a au reste qu'un seul jour d'approvisionnement général par semaine, c'est le samedi. Les classes inférieures, qui ne peuvent pas faire des grands achats, souffrent de cet

arrangement, et sont inévitablement exploitées par les revendeurs.

L'intérieur de l'État de New-York, les états voisins de New-Jersey et de Pennsylvanie ainsi que la Nouvelle-Angleterre contribuènt à l'approvisionnement de ces marchés, sans parler des îles Antilles.

La viande de boucherie provient de bonnes races d'animaux introduits d'Angleterre et améliorés avec soin.

Les animaux sont engraissés principalement avec du maïs (moulu et transformé en pâte) et avec des racines ou de la courge. Ce régime rend la chair délicate et lui donne beaucoup de fermeté. On donne peu à boire aux animaux à l'engrais.

Les veaux engraissés ainsi pèsent jusque à 1,800 livres.

Les moutons proviennent d'un croisement de la race anglaise de Blackwall avec les moutons à longue queue de Tunis. Ils s'engraissent vite et sont très-estimés.

Les cochons ont été améliorés par des croisements avec la race chinoise. Les villages de la secte des trembleurs ou quakers en nourrissent de forts troupeaux, qu'ils engraissent avec des grains et des racines, cuits à la vapeur, au moyen de conduits qui traversent une série d'énormes tonneaux.

Les bouchers forment ici une corporation puissante. Ils sont organisés en association. Les prix de la viande sont réglés par les chefs de l'association.

Le comté de Herkimer fournit aux marchés leurs principaux approvisionnements de fromage. En moyenne chaque vache

produit dans ce comté de 250 à 500 livres de fromage par an. Sur la ferme de M. E. Perkins un troupeaux de 78 vaches a produit en 1849 la quantité de 32,000 livres de fromage. Chaque fromage est enveloppé d'un léger tissu de coton, qui le protége contre les insectes.

Le comté de Steuben a le privilége de la fourniture du beurre. Mais les environs de Philadelphie font une rude concurrence à ce comté. Le beurre de Pennsylvanie à un arome agréable, qui provient de l'abondance dans les prairies d'un graminé particulier.

La meilleure vache des États-Unis, en 1849, se trouvait, selon le journal des Fermiers, près de Genève dans l'État de New-York, elle donna en moyenne 42 quarts de lait par jour.

Le lait, dont toute grande ville fait une immense consommation est fourni à la ville de New-York, en partie par les laitéries de la campagne. Les propriétaires des grands hôtels font des contrats avec les fermiers, dans lesquels non-seulement la quantité du lait à livrer, mais aussi le genre d'alimentation des vaches laitières, sont soigneusement stipulées.

Les laiteries du comté d'Orange ont des nombreux dépôts dans les divers quartiers de la ville. Mais de l'aveu des marchands, le lait vendu en détail, est toujours coupé d'une égale quantité d'eau.

La majeure partie du lait mis en consommation provient des étables annexés aux distilleries de la ville même. Les vastes étables de la rue appelée *Seizième rue* abritent au delà de mille vaches.

Ces animaux n'ont jamais de l'exercice en plein air, et ne

reçoivent rarement d'autre nourriture que le résidu de la distillation alcoolique.

Aussi la plupart des vaches sont elles malades. Leurs dents tombent, les poumons souffrent, les pieds sont couverts d'ulcères.

Le lait contient beaucoup moins de beurre que le lait de la campagne et ce beurre même est de qualité inférieure.

Les médecins de New-York attribuent l'origine de beaucoup de graves maladies des enfants à l'usage habituel de ce mauvais lait.

Les forêts abondent encore en gibier. En janvier 1850, trois chasseurs ont, en quinze jours, tué (un peu en maraudeurs) 60 élans dans les environs du lac Erié. Envoyés par le chemin de fer au marché de New-York ses élans ont été rapidement et bien vendus.

Par la même occasion un ours récemment tué arrivait au marché, et y fut dépécé et vendu à des prix élevés aux gastronomes curieux.

Les cerfs, les daims et les chevreuils sont encore tellement fréquents que dans les campagnes l'on en mange journellement, parceque la viande de boucherie est plus chère.

Cependant on n'achète plus, comme en 1685, au temps de la colonisation de la Pennsylvanie, par W. Penn, un chevreuil pour un franc ou un dindon sauvage pour 30 centimes.

Les dindons et les coqs de bruyère se trouvent aux marchés en prodigieuse quantité. En été le pigeons sauvages fournissent d'abondantes provisions.

Les forêts procurent en outre des vastes quantités de miel, bien que l'abeille paraît avoir été introduite d'Europe, puisque les indiens l'appellent la mouche de l'homme blanc.

A côté du miel les forêts envoient encore du sucre d'érable.

Quant aux poissons, ils sont tellement abondants sur les côtes, que certaines colonies n'ont été originairement fondées qu'exclusivement en vue de l'exploitation de la pêche.

Aux marchés l'on voit l'énorme saumon de Portsmouth, le pompion de Pensacola, le meunier , le halibut, la carpe, les anguilles, la truite, la perche, le cod ou cabillaud, le maquereau et d'innombrables autres espèces grandes et petites.

Les homards sont très-grands et à très-bon compte.

La récolte des fruits est magnifique dans ces contrées.

Les pêches sont récoltées en grande quantité. Le pêcher est généralement en fleurs, dans les environs de New-York, vers la fin du mois d'avril. Les vergers à pêchers sont très-nombreux dans les états de New-Jersey, de Delaware et de Maryland.

Quelques-uns de ces vergers contiennent 20.000 arbres et produisent un revenu annuel de 5 à 15,000 dollars. Une espèce de phalène, particulière à l'Amérique est le redoutable ennemi du pêcher.

Les pommes sont également en grande quantité aux marchés. Les principales espèces bonnes à conserver sont la quince de Cole, la Hubbardson non-pareille et la pomme verte de Rhode-Island. Un insecte appellé *white blight* (aphis lanata) est ici le plus dangereux parasite du pommier.

Les bonnes espèces de poires sont les poires des plantations du général Dearborn de Roxburg (Massachusets), la poire

d'Asborn, la belle lucrative du Dellaware, la poire de Washington. M. J. Buet cite dans le *Farmers Instructor*, deux poiriers, qui en 1832 ont envoyé au marché pour 45 dollars de poires.

Les Antilles envoient leurs ananas et leurs bananes, etc.

Des forêts arrivent quantité de noix et de noisettes et des glandes comestibles.

Les meilleures pommes de terre viennent de la Pennsylvanie.

La culture maraichère fournit à la ville des produits excellents, variés et abondants.

L'on sait même utiliser pour la table une espèce d'algue des côtes des Long-Island.

Les algues non comestibles, mais de forme gracieuse et parées de belles couleurs, sont très-recherchées des dames américaines qui, après avoir habilement préparé ces plantes en forment des charmantes collections, qui sont des objets de rivalité.

Institutions de charité.

La maison des pauvres appartenant à la ville peut loger un millier d'individus, parmi lesquels il y a toujours beaucoup d'étrangers.

La ville possède sur l'île de Long-Island des colonies agricoles, occupées par des jeunes orphelins.

Les institutions fondées par des particuliers sont : le refuge pour pauvres femmes et enfants ; le refuge pour des gens de couleur âgés ; la maison de protection des sœurs de charité ;

la maternité ; plusieurs maisons d'orphelins ; le refuge des dames âgées, etc., etc.

Des associations charitables distribuent des secours à domicile.

Sous ce rapport il est impossible de passer sous silence les nombreuses loges des Franc-maçons.

Les cimetières.

Les cimetières établis dans les environs de la ville sont disposés et plantés comme des parcs et possèdent des beaux monuments.

Le cimetière de Greenwoord, situé près de Brooklyn, commande une vue superbe qui comprend les différentes villes, la baie avec ses îles et ses citadelles et même la haute mer avec ses voiles.

Ce cimetière a une étendue de 250 acres carrés et appartient à une société anonyme instituée en 1838.

Une tombe pour un adulte coûte 10 dollars, pour un enfant au-dessous de dix ans 5 dollars.

Un lot pour deux tombes, avec espace nécessaire pour un monument coûte 12 dollars.

Depuis 1842 8,400 tombes ont été vendu. Un semblable cimetière existe sur l'île de Manhattan même, c'est le *Trinity church cemetry.* Les tombes sont rangées le long d'avenues plantées d'arbres.

Ici le prix d'une tombe pour un adulte est de 5 dollars. Des chapelles sont ouvertes pour ceux qui veulent commander un service religieux.

Le cimetière de la Baie est située près de la Batterie. Le

panorama dont on peut jouir des hauteurs de ce cimetière a peu de pareils dans le monde.

Trois cents sociétés, comptant ensemble au delà de 60,000 membres, ont choisi ici leurs champ de repos.

Des entrepreneurs (undertakers) fournissent les corbillards et tout l'appareil de deuil.

Il existe un cimetière spécialement affecté aux étrangers et connu sous le nom de *Strangers grave*, le tombeau des étrangers.

Institutions appartenant a l'état de New-York.

Justice. La juridiction des états individuels diffère de celle des *cours fédérales.*

Aux *cours fédérales* sont reservé les procès auxquels les traités avec les puissances étrangères donnent lieu, les procès de la banque des État-Unis, les procès au sujet de rébellion contre les Etats-Unis, de fabrication de fausse monnaie, d'attentat à la sûreté de la poste, les procès d'amirauté, etc.

Les *cours des états particuliers* connaissent les autres affaires civiles ou criminelles.

Dans la ville de New-York, l'état possède : un tribunal suprême, un tribunal supérieur de la ville, un tribunal tenant des cessions spéciales, un tribunal de marine.

Puis il existe dans la ville six tribunaux adjoints des districts et trois tribunaux de police correctionnelle.

Chaque juge de la cour supérieure jouit d'un traitement de 3,500 dollars par an.

En cas de prévarication le Sénat de l'Etat peut suspendre ou casser les juges,

Les juges sont élus par le peuple, la moitié pour le terme de huit ans, l'autre moitié est choisie dans le nombre de ceux en fonctions dont le mandat est le plus près d'expirer.

Tous les deux ans l'un des juges cesse ses fonctions.

Toute cause doit être décidée dans le courant d'une année.

Les principaux officiers judiciaires sont : le commissaire des jurys, l'attorney ou procureur du district, le recorder ou greffier, le shériff ou huissier (exécuteur des décisions).

Le shériff peut au besoin requérir l'assistance de la milice et de tout citoyen.

Les lois judiciaires anglaises sont encore en vigueur et leur imbroglio est très-favorables aux lawyers ou avocats.

Actuellement une grande agitation a lieu pour obtenir une simple codification, qui rendra inutile tous les avocats spéciaux (spécial pleaders). Cette agitation vient de gagner la vieille Angleterre elle-même.

Dans la ville de New-York existe la prison cellulaire des tombes, la maison de refuge pour l'Ouest de l'Etat et une prison pour dettes. Les femmes ne peuvent pas être emprisonnées pour dettes, à moins de complication d'escroquerie.

Les condamnés criminels doivent, afin de soulager le trésor de l'état, exécuter certains ouvrages qui n'entrent pas en concurrence avec le travail libre. Le silence est de rigueur.

Les femmes travaillent toujours à couvert, et ne sont pas astreintes au silence.

Les journaux de New-York ont récemment publié une liste nominative de 58 avocats de la ville, dont chacun possède

notoirement au delà de 100,000 dollars de fortune. Dans ce nombre on remarque le gouverneur de l'Etat (1849) M. Hamilton Fish, MM. Butles, Griffin et Hamilton, etc.

Le nombre de ceux dont la fortune approche du même niveau est tout aussi considérable.

Bibliothèque et Musée.

L'État a confié à l'administration de l'Université de New-York sa bibliothèque, consistant (1850) en 25,000 volumes, dont 10,000 de jurisprudence.

Cette bibliothèque a été récemment enrichie par une nombreuse collection de gravures, envoyée par le Pape.

Mais faute de local convenable ces livres ne sont pas rangés.

Le musée de l'État comprend des collections d'histoire naturelle, des curiosités historiques indiennes, des modèles d'instruments d'agriculture. Tous ces objets sont entassés dans des salles insuffisantes.

La construction d'un Musée convenable vient d'être proposé à la législature de l'État.

Le nouvel arsenal de la milice.

Ce bâtiment imposant a 200 pieds de façade, le premier étage est construit en pierre de taille le reste en briques. Aux angles du bâtiment s'élévent des tours octogonales, hautes de 70 pieds. Quatre autres tours, dont deux aux côtés de la porte de devant, et deux aux cotés de la porte opposée, ont 80 pieds d'élévation.

Dans les vastes caves sont déposé les canons et les boulets.

Au premier étage sont les armes portatives, au second

les munitions, enfin au troisième l'on voit les affûts des canons, etc.

Le toit est en fer, surmonté d'un mât de pavillon haut de 70 pieds.

La construction, terminée le 15 novembre 1848, a coûté 30,000 dollars.

LE VIEIL ARSESAL DE LA MILICE.

Situé près des Tombes, le vieil Arsenal contient 96 pièces de canons de campagne, dont vingt ont été pris aux anglais pendant la guerre de l'indépendance; 800 fusils et 1,500 carabines en état de servir.

La force de la milice de l'état de New-York était, en 1849, de 127 généraux, de 361 officiers d'état-major, de 1,723 officiers supérieurs, de 3,972 officiers subalternes, de 6,183 sous-officiers et 172,391 miliciens.

Les compagnies volontaires de milice, instituées conformément aux lois de 1847 et de 1848 sont au nombre de 233.

Les miliciens enrôlés produisent un total de 300,000 hommes.

INSTITUTIONS APPARTENANT AU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS.

Le gouvernement fédéral possède à New-York deux tribunaux, l'hôtel de la poste, la douane, trois citadelles dans la baie, et un chantier de marine à Brooklyn.

Justice. Les deux tribunaux précités sont : *U. S. Circuit Court* et *U. S. District Court.*

Les juges fédéraux sont nommés par le Président, avec le consentement et l'avis du sénat. Ils sont inamovibles, mais

peuvent être, en cas de prévarication, jugé par le Sénat des États-Unis.

Les officiers judiciaires de ces cours sont : le *U. S. District Attorney* et le *U. S. Marchal* ou huissier exécuteur.

L'*hôtel de la Poste* situé au coin de Nassau-street est une ancienne église. Cette église avait beaucoup soufferte au temps de l'occupation de New-York par les anglais.

Dans l'année 1844, les États-Unis ont acquis ce bâtiment et l'ont approprié aux besoins de l'administration de la Poste.

Il y a dans cet hôtel des bureaux pour le service de 20 malles différentes.

Le dimanche les bureaux se ferment à 1 1/2 du soir.

Les simples lettres paient, pour une distance quelconque moindre de 100 lieues, la taxe uniforme de 25 centimes, pour une distance plus grande la taxe uniforme de 50 centimes.

L'administration fait publier dans les journaux, à trois reprises, avec intervalles de trois jours, les noms des personnes pour lesquelles des lettres sont arrivées, sans indication suffisante de leur domicile.

Quelques centimes de surtaxe pour chaque publication indemnisent l'administration.

Les bureaux de poste qui se chargent de recevoir des lettres dans les quartiers éloignés de la ville afin de les transmettre à l'hôtel de la poste, sont des entreprises de l'industrie privée.

L'Etat de New-York possède 4,000 lieues de routes de poste, desservies en grande partie au moyen de la vapeur.

Les citadelles. L'Etat de New-York fait partie du 3[e] département de la division orientale du territoire des États-Unis.

Les lignes de défense sont :

1° La ligne militaire du lac Ontario ,

2° La ligne des côtes maritimes.

Dans la baie de New-York six compagnies du 1er régiment d'artillerie occupent les forts Columbus, Hamilton et Lafayette.

Des navires de guerre et des soldats de la marine stationnent au chantier de la marine à Brooklyn.

TABLE DES MATIÈRES.


LIBRARY OF CONGRESS
00025377047